

# *Soldat du Chien*

*Recueil de 105 Poésies*

Par  
Christian RIOCHET

Le recueil se compose de quatre parties,  
ou quatre époques.

*Première époque :*  
L'enrôlement.

*Deuxième époque :*  
Mourir.

*Troisième époque :*  
Encore tuer.

*Quatrième époque :*  
La paix.

*Première époque :*

## L'ENRÔLEMENT.

Soldat du Chien  
par  
Christian Riochet

1

Ils ne trouvent pas ce que j'ai dans l'âme.  
Les diables font des incantations.  
Les fous me frôlent avec espoir.  
Et les enfants débiles me sont donnés à bout de bras.  
Mais je ne dirais pas le fond de moi.  
J'y ai enfoui depuis longtemps le calcul des vérités.  
Et plus rien n'y pourra, même de terribles pressions.  
Que m'importe maintenant la force des gaillards  
et de tous ces mots.  
Toutes ces idées, tous ces gens.  
Puisque je suis avec moi si tranquillement.  
J'ai sorti mon sabre, qui repose avec moi  
Et depuis que je suis allongé ainsi,  
Il a fallu me nourrir, me laver et m'aider.  
Mais je n'ai jamais rien dit.  
Je dois avoir la poitrine cassée,  
Puisque je ne sens rien,  
Parfois des vagues me prennent et me secouent.  
Vient me chercher.  
Jamais je ne tiendrai sans mourir.  
L'hiver va commencer et je n'ai rien pour l'attendre.  
Les ravins sont plus profonds que les mers  
Avec des arbres serrés qui envahissent les flancs  
Et impossible de remonter. Des bêtes y vivent.

Il aurait fallu brûler, brûler.  
Les ours auraient péri, brûlés.  
J'ai mal.  
Ces blessures ne se ferment jamais, je le sais.  
Je vais crever.

## 2

Me croirais-tu si je te dis des rivières  
avec des eaux si lourdes  
Que les hommes s'en assommaient le crâne ?  
Pourtant...  
Les bras entremêlés, la fatigue au dos  
Les pieds dans le sol  
J'étais là et je voyais.  
Ce premier a chuté sous le coup  
Et le crâne a cogné l'eau  
Avec un bruit mat de sable.  
Le second effaré a hurlé et moi, du bataillon  
J'ai reculé l'arme à la main faisant feu  
et les coups sautaient  
Sais-tu ?  
L'eau continuait, le crâne ouvert du premier résonnait  
Et le second bavait de folie.  
J'ai tiré, tiré, tiré. Arrêté malade aussi, stupide  
je suis parti.  
Et je dis aux vieilles femmes ce moment bizarre  
Et elles me sourient, me caressent les mains,  
m'embrassent les joues.  
Elles me recueillent chez elles et m'assoient près du feu  
Et me font encore conter tout, en murmurant  
« c'est cela ».

Pourquoi ? Ils ont donc des fleuves durs ?  
J'ai vu toutes les eaux, toutes les guerres,  
tous les assauts  
Mais ces vieilles savent quelque chose et me sourient.  
Ah. Étais -je saoul ? Elles ne veulent dire  
Et murmurent des mots simples et gentils,  
avec des rires  
Comme pour les idiots.  
Qu'est-ce que ce pays.  
La forêt a un nom et c'est Patéculas.  
Je ne connais pas le pays.  
Les vieilles me laissent écrire.  
Cette lettre est pour toi.  
Viens me prendre.  
Ils disent que je dois aller au fleuve.  
Et j'ai peur.

3

Le sang des autres quand il coule.  
Enfin, la victoire et la vie.  
Je pue plus de fois que les Chiens.  
Depuis maintenant longtemps  
Ils me respectent.  
Mais les Vieilles me répètent : « Là ! »  
Il paraît que l'on peut guérir.  
Deux oiseaux recouverts de paupières,  
à la place des yeux  
Courent autour de ma main, qui protège de la Mort.  
Les fleuves restent rouges comme du papier  
Je ne comprends plus rien.  
Je suis un soldat qui a signé.  
Ils m'ont dit : « Là », et je l'ai fait.  
Je ne sais pas où c'était.  
Ils ne m'ont pas dit où j'étais.  
Maintenant, les Chiens dorment.

4

Ce fut au petit matin qu'incendiant les villages  
La troupe inquiète s'est arrêtée près des arbres.  
Là, comme un maléfice obscur et étrange  
Deux oiseaux de couleur grise, le bec ras  
Et les yeux recouverts de paupières  
Deux oiseaux se sont tus  
Et les chevaux raidis ne bougeaient plus.  
Le Capitaine, furieux, a fait clouer des mains  
Que nous avons prises aux Mendiants  
Pour que les bois gardent notre souvenir  
A l'endroit des oiseaux.  
Quand le soleil s'est levé  
Du village  
Les gens ont vu ces mains aux arbres  
Et les femmes étaient rassurées.  
Il paraît qu'ici les Mains protègent des Morts  
Et que les oiseaux à bec ras ne peuvent rien alors.  
Le fleuve était rouge comme du papier.  
Je ne l'ai pas touché.

5

Comme cela est étrange. Il faut donc accepter ?  
Je n'ai fait que toujours refuser et aujourd'hui,  
couché à terre  
Moribond et enfiévré, j'entend autour  
les ricanements des ennemis  
Qui veulent ma mort et font la fête.  
Comme cela est étrange.  
Je croyais que l'on pouvait tuer.  
Mais non.  
Maintenant les fenêtres sont noires, les murs noirs,  
Rien n'y fera. Les Dieux m'ont trahi. Pourquoi ?  
N'ai-je pas tué pareil aux amis et sous  
commandement ?  
Il me faudra me relever, reprendre mon sabre  
Retrouver cet acharnement qui fait la vie  
Le poids insensé du bonheur des batailles  
La force des forts, le sang des autres quand il coule  
L'exaltation trompeuse des victoires sur le terrain  
L'aile ennemie enfoncée, les cris d'égorvés  
Enfin la victoire et la joie.  
Aujourd'hui, je me crève au sol  
Et j'entends mes ennemis ricaner.  
Demain je me lèverai parce que la mort sera passée  
Et j'aurai plus encore que jamais la haine des autres

Le besoin effréné de tuer, le goût des yeux révoltés  
La vision si pleine de toi  
Toi contre moi, qui m'aime, me nettoie le flanc  
Et me prend la tête entre les cuisses !  
Je ne protège plus mon cheval qui s'est écarté de moi  
Et les odeurs des bêtes m'affolent.  
Peut-être est-ce moi. Je pue déjà.  
Puis le soldat du Chien reçut en tête  
Oh ma mie  
Un coup d'estoc qui l'insulta  
Avec la Mort comme dernier repas  
Pour qu'ailleurs aille  
Ainsi de blessure dut-il se relever  
Et qu'elle reste d'espérance.  
A la guerre repartit.

6

Aujourd'hui le ciel n'a cessé de bouger.  
Derrière le talus du camp,  
L'Africain a égorgé un poulet  
Avec les ongles.  
Il dit que les nuages vont cesser, maintenant.  
Personne ne l'écoute.  
C'est quand les éclairs traversent la forêt,  
Derrière nous  
Que je suis le plus mal à l'aise.  
Pourquoi aurais-je peur, pourtant.  
Hier, nous avons chargé les catapultes,  
Avec des blocs pris à la rivière.  
Elles glissaient des mains à cause de la vase.  
Trois hommes sont tombés dans le ravin.  
Ils n'ont pas crié.  
Le Capitaine était furieux.  
Ce sont des hommes perdus pour rien.  
Les Chiens ne cessent de hurler.  
Ils ont faim.

7

Ca compte les sentiments.  
On passe du temps à les rappeler  
Et à s'en tenir après eux à la chasse, acharnée.  
Ca compte, avec du temps incroyable  
a leur raffinement  
Des dépenses insensées d'attention à repérer  
A défaire ce qui est fait, d'un regard, d'un mot  
Qui relance l'effroyable ronde des yeux,  
des pensées intérieures  
Ah ! Que ça compte les sentiments.  
J'en ai vu avoir des émerveillements,  
de glauques espoirs en demain  
Quand les tripes se retournent  
à l'approche d'une main  
Et d'autres se renforcer les sens  
au seul bruit d'une voix  
Et aller gémissant dans le soir, derrière un mur,  
tombés accroupis  
Touchés à mourir par le désir.  
J'ai peiné mon amour que je t'aime maintenant  
Et comme je voudrais de toi plus que tu me donnes  
Du bonheur pour toi je ne fais rien pour  
Car les douleurs du plaisir m'escarbouillent la raison  
Et je ne cherche plus qu'à périr de nous



Vu que rien ne fera revenir la vie  
 que nous avions avant  
 Avant qu'assoiffés par nos haines  
 Nous tenions des secondes infinies  
 à nous regarder les yeux.  
 Et ce sont des sensations curieuses,  
 qui prennent le bout des doigts  
 Montent aux membres vers le cœur,  
 comme le bataillon de la mort  
 A Saint Alban, qui voulait les ennemis morts  
 au bout du canon  
 Et que nulle fleur ne repousse  
 sur les collines traversées  
 Et que les musiques terribles de l'ange de service  
 s'accrochent  
 Derechef en longs glissements  
 Qui éclatent. Oh ma mie !  
 Les campagnes m'ont vu marcher avec arme  
 Et les paysans affolés ont jeté leur fourche  
 dans la terre.  
 Je regarde encore les manches de bois  
 polis par la sueur  
 Avec des traces noires vers le haut.  
 Et un cercle blanc de peur autour de ta bouche.  
 Des capitaineries de rats lancés à mes troussees  
 Refluaient en désordre à l'odeur de mes basques  
 Et jusqu'aux vieillesses qui ne craignent pas la mort

Qui tombaient à genoux, en supplices  
 Comme si moi je savais pouvoir épargner.  
 J'ai tant de tendresse à donner et ils me refusent tout.  
 Oh ! Il va falloir revenir armé  
 et conquérir leur bonheur  
 A coups de sabre et seulement alors,  
 Devant une balafre horrible  
 Qui casse un visage  
 J'aurais des accalmies pour parler  
 d'attouchements mous  
 Et de repos de l'âme  
 Sur les places des villages conquises.  
 Les notables, devant,  
 Avant que de les étrangler de mes mains  
 et de violer les femmes.  
 Ainsi est la guerre.

8

Malheureusement, les pierres ont chuté d'en haut  
Dévalant les pentes et roulant vers moi  
et toi que j'aime  
Ma mie éplorée que les jours te sont comptés  
avec la peur  
La peur d'avoir à dévaler les pentes,  
devant les pierres  
Comme la force des armées est terrible  
Et que les sons des trompettes de charge  
Que ces sons sont étranges je les entends.  
La cavalerie est venue sur notre gauche  
Et les lances de bois au poing  
Les cavaliers sont venus sauvagement  
Les ventres se sont ouverts avec des hurlements,  
Tandis qu'au loin la piétaille volait plus loin  
C'était la débâcle.  
Je n'ai pas retenu mon corps écrasé par les pierres  
Et je ne conserve de toi qu'un murmure d'horreur  
Quand l'avalanche t'a prise à moi  
Qui fuyait l'ennemi.  
Ma mie, je suis Mercenaire du Roi,  
Ma cotte est sans maille  
Et mon arme en bois. Ils m'ont dit un ennemi  
Ils m'ont dit des ennuis, ils m'ont mis à cheval

Et je parcours les champs, pour faire fuir les brigands  
Moi soldat et toi perdue dans l'autre guerre  
Ah ! Ils ne laissent pas souffler, mais je vais désertier  
Pour aller vers toi et te parler  
Dès que j'aurais atteint le bout de ce chemin  
Je vais piquer mon cheval et fuir.

## 9

Le papillon  
Nous marchions gaillardement.  
Nous allions là où nous serions ravitaillés  
Du moins c'est ce que le Capitaine nous avait dit.  
Nous marchions gaillardement  
J'étais devant parce que j'étais content.  
Et je me suis brutalement arrêté.  
Styr derrière moi a buté.  
Je me suis brutalement arrêté mais je n'ai rien dit.  
Les autres aussi se sont arrêtés.  
Le Nègre est venu, les Carmanios, le Capitaine.  
Un Chien a levé la tête.  
Que se passait-il ? A un pas de moi, par terre,  
qui ne bougeait pas  
Il y avait un papillon.  
Et je le voyais mal  
Parce qu'il était loin,  
mais il me semblait avoir une patte cassée  
A la deuxième articulation en partant du bas  
A l'antérieur jambe.  
Je n'ai rien dit.  
Styr m'a poussé le dos.  
Le Nègre l'épaule, un Carmanios a craché.  
Un Inconnu est venu.

Il s'est arrêté à côté de moi.  
Et puis il a baissé son poing  
Il a pris le papillon dedans  
Il a ouvert sa main.  
Le papillon a fait un écart  
Puis bien, est parti.  
Nous avons remarqué.  
J'étais au milieu des autres  
Nous allions peut-être manger aujourd'hui.

## 10

Les chevaux sont venus sur ce champ noir  
 avec une rapidité de rêve  
 Avec une force étonnante  
 Accrochés de leurs pattes au sol noir,  
 dans ce rêve à peine éclairé.  
 L'un deux baissait la tête et les autres se suivaient  
 en désordre  
 Tandis que dans mon désespoir je montais  
 un arbre sans feuilles  
 Afin d'apercevoir encore le troupeau.  
 Mais que le soir est maussade, froid, isolant  
 Lorsque tombe ce rêve.  
 Valait-il mieux s'astreindre à suivre les chevaux  
 Ou monter celui-là ?  
 Les songes sont plus vrais parfois  
 Quand la réalité vient s'y mettre  
 Et que les messagers se répandent  
 en bande de rapiats  
 Pour s'acharner la nuit  
 Sur les tendresses exquises conçues le jour.  
 J'ai laissé échapper le dernier cheval  
 Et il ne me reste maintenant plus que ce champ  
 Et l'arbre qui scie les jambes  
 Et écorche les mains

Et fait glisser sous terre bêtement  
 Jusqu'à éveiller et mettre entre les dents  
 Des jurons sans fin, pour m'être endormi,  
 le feux aux joues  
 Saoul et lourd de coups,  
 alors que la horde de chevaux que je guettais  
 Depuis des mois  
 Enfin était prise, accrochée  
 Et que j'allais te retrouver.

## 11

Il faut que s'adoucissent les délires  
 Et les déboires de ceux qui malheureux  
 S'acharnent si longtemps sur les blessés  
 Et s'évertuent si longuement  
 A accrocher à leurs ceintures de guerriers les scalps  
 Encore lourds et poisseux  
 De ceux qu'ils ont terrassés et écorchés.  
 Venez à moi sur mon ventre reposer vos mains pâles  
 Et qu'apparaissent en moi  
 Ces élans que je sollicite et qui m'atteignent  
 au plus profond  
 Les moments d'assurance sans risques  
 Où les vins coulent  
 Et que les Chiens dressés pour ce faire  
 n'attaquent pas  
 En rampant sous les tables  
 Comme je l'ai vécu en Catalogne et à Yatapec  
 Moi mercenaire, d'où je ramène cette balafre au dos  
 Qui me contraint à ce geste de tête,  
 Que tu n'aimes pas.  
 Pourquoi devrais-je mourir aujourd'hui ?  
 Je n'ai pas oublié les champs enfouis  
 Ni les enfants, ni la lune, ni les dieux  
 Ni les défaites de mon armée

Et pourtant je me sens appelé.  
 Fallait-il donc que la blessure fût grave  
 Mon amie  
 Pour que le sang en jaillisse si souvent.  
 Voilà des masques qui me tombent sur les yeux.  
 Les anciens guerriers disent que tout fuit alors  
 Et que les sanglots des plus forts  
 ne peuvent se retenir.  
 Moi je ne pleure pas, je ne vois que tes lèvres  
 Et la caillasse des chemins  
 Je ne vois que l'enfer au loin  
 et ce n'est pas moi qui trépasse.  
 Jusqu'à présent je me couche sur le dos, sans douleur  
 Et que te voilà me disant des murmures inutiles  
 Puisque je n'entends pas ma mort  
 Puisque je suis mort il y a si longtemps  
 Et que ces masques ne me rappellent rien  
 Ne me rappellent rien, rien que je ne sache déjà.  
 12  
 Voletant d'arbre en arbre, des oiseaux sont venus,  
 Et me disent à moi des sons  
 La gorge déployée, le bec fermé,  
 avec des élancements douloureux  
 Comme le plaisir le fait parfois.  
 Est-ce étrange la vie.  
 A ce moment, comme rendu idiot par la paix  
 J'ai accroché mon arme à cet arbre, à ses pieds

Et j'ai laissé tomber mes défenses.  
 Faut-il donc tant pleurer avant d'arrêter  
 Avant de cesser les maladies de cœur  
 Et enfin atteindre un arrêt des batailles.  
 La vie est étrange.  
 Les vertiges de désirs et d'attentes du printemps,  
 Les souhaits, les envies, l'amour d'une femme  
 J'ai tout pris avec mes mains,  
 paumes brûlantes en avant  
 Volant au triomphe, sourd pour les autres,  
 Piqué au vif pour en manger plus  
 et bourrer ma bouche.  
 Ah oui du plaisir j'en ai eu.  
 Maintenant je succombe sous cet arbre  
 Étendu dans les herbes, à t'aimer en silence  
 Avec du soleil dans le fond, qui m'aveugle.

## 13

Tous les matins

Tous les matins, je me réveille, je ne bouge pas.  
 J'ouvre les yeux, je regarde comment est le ciel.  
 En même temps, j'écoute. J'entends le souffle des  
 Chiens.  
 Quelques uns bougent déjà. Il y a des hommes  
 réveillés.  
 Je sais lesquels. Ils savent que je suis réveillé.  
 Je prends mes mains, je les frotte, elles sont sales et  
 elles ont froid.  
 Je sais où sont mes armes.  
 Je sais où je les ai laissées hier soir.  
 Je ferme les yeux. Je vais me mettre debout.  
 Je me lève.  
 Je vais voir mon cheval et puis je regarde là-bas, le  
 plus loin possible.  
 Je pense que tu n'es pas là.  
 Je me retourne et je t'oublie parce que les hommes  
 sont là.  
 Je vais boire de l'eau chaude.  
 Nous n'avons plus que de l'eau chaude.  
 Je la bois. J'aime ça.  
 J'ai moins froid. Je ne pense plus à toi.

Les autres bougent.  
Les Chiens maintenant mangent.  
Aujourd'hui, nous allons combattre.

## 14

### La solde

Les soldes que nous recevons,  
nous les gardons sur nous.  
Nous n'avons pas d'endroit autrement.  
Chacun a sa cachette.  
Moi, j'ai la mienne.  
Je te la dis pour que si jamais,  
Je ne crains pas de mourir, mais  
Si jamais cela venait,  
tu saches où fouiller pour la retrouver.  
J'ai cousu dans mes vêtements une poche  
Dans cette poche je mets de petits cailloux.  
C'est la première qu'ils retrouveront.  
Dans mes chaussures, qui sont dans mon sac  
Et que je ne mets jamais, j'ai creusé le talon.  
Dans ce talon, il n'y a rien.  
Cela aussi, ils le trouveront.  
C'est mon couteau.  
Il a le manche en bois.  
Il a une lame.  
Lorsque tu le retrouveras, prends-le.  
Apporte-le au forgeron.  
Tu sera riche.

Et je n'aurai plus mon couteau.  
Voilà ma solde.

## 15

Les Chiens virent les Rats  
Plus nombreux.  
Le Capitaine recula.  
Le bourg où nous passions  
Vomissait cette légion.  
Des fenêtres déboîtées  
Le flot gris et noir produisait un effet sombre  
Où passaient comme des vagues  
Les yeux rouges des Rats  
Et leurs cris rouillés.  
Les Chiens tremblaient.  
Nos torches seules nous protégeaient.  
Le Capitaine les fit doubler.  
Les Rats se multipliaient.  
Nous partîmes plus à l'Est,  
Pour les éviter.  
Le Bègue, endormi sur le pavé  
Disparut, la chair arrachée.  
Les Chiens gémissaient et tiraient  
Pour s'en aller.



## 16

Je suis fatigué, oh mon dieu, à ce point fatigué,  
Terriblement atteint  
Arraché à moi-même, des nerfs en lambeaux,  
des peaux de chagrin  
Des déboires d'ivrogne  
Le pas chancelant  
L'aventure des chemins sous la semelle  
Craquelant, les lèvres gonflées, il ne faut pas tomber.  
Mais mettre des remparts de pierres et de boue,  
solides et rouges  
Comme à Marrakech, près des palmiers  
Se saisir du ciel, s'accrocher à lui, revivre du ciel  
Comme à Marrakech  
Dans des efforts magnifiques. Mais que je suis las  
Écorché à même les rochers qui affleurent  
avec des coraux  
Des écorchements sur la peau des mains,  
Comme en Corse.  
Que je suis fatigué, comme le vertige revient  
La mer d'aventure ne veut plus me porter  
Les eaux bougent et l'embrun s'enlève  
Mais moi je ne peux m'y forcer  
Le bateau, c'est fini, la mer a calmé mes envies  
Je ne veux pas y aller encore, je suis las, épuisé

De moi-même je ne voudrais rien  
Mais le démon me revient.

## 17

## Le peigne

Le Seigneur nous a reçus devant son château.

Le pont était levé et des armes s'entendaient,  
derrière.

La Châtelaine avait les cheveux coiffés.

Je n'ai jamais vu cela.

Il paraît que maintenant les cheveux se coiffent,  
avec des peignes

Et que les hommes restent et ne font rien.

Le Capitaine voulait le blé et le Seigneur tremblait.

Il n'osait pas aller à la ville, par peur des mendiants.

Comme elle avait les cheveux.

Au retour, je te coifferai

Et je toucherai ton corps longuement que j'aurai lavé

Et je te mettrai debout pour te réjouir.

Le Capitaine n'a pas eu le blé, le Seigneur s'est fâché

Et il a poussé la petite porte du château

Et dans la cour ses gens d'armes ont reculé.

Comme elle montrait ses seins

Le Capitaine a forcé le passage

et nous les avons tous massacrés.

La Châtelaine a été jetée du donjon,

aux hommes en bas  
qui l'ont donnée aux chiens.

Le Grand Noir l'a violée.

Nous resterons au château maintenant

Car il est plein de blé

Et la peste a commencé, dehors.

Si les mendiants viennent, nous nous battons.

La Châtelaine est encore dans la cour.

J'ai touché ses cheveux. Ils m'ont échappé.

Le peigne est dans ma poche, pour toi.

Je te coifferai la tête et te ferai jouir debout.

Je ne veux plus me coucher sur la terre.

## 18

Nous avons vu une femme

Alors, on marchait à travers le champ  
sur notre gauche.

Elle avait les bras chargés de blé,  
tout un boisseau peut-être.

Elle l'a posé.

Il y avait là la charrette avec un homme et une bête.

Puis elle s'est retournée, est revenue

Comme nous marchions le long du champ.

Elle semblait venir vers nous, et nous partions.

Alors j'ai vu son visage.

Il était loin mais mes yeux bons.

Je n'ai rien dit.

Styr a vu que j'avais vu.

Mais il n'avait pas vu, je l'ai vu.

Voilà un secret que je vais devoir partager avec lui.

J'aime bien Styr.

Déjà nous avons bien son visage à elle.

Styr aussi

Je dois regarder dans les yeux

Ce que je ne fais pas

Et j'ai vu et lui aussi.

Nous avons laissé passer la charrette et la bête.

Elle était chargée

Elle a traversé devant nous

Elle s'est arrêtée

Nous nous sommes éloignés

Nous n'y avons plus pensé.

De temps en temps je regarde Styr

Et je vois son visage à elle.

Cela nous appartient.

## 19

### Le Goéland

Le Goéland était en plein ciel  
Le ventre blanc.  
Cible magnifique.

La première pierre le prit en plein ventre.  
Du rouge en plein blanc.  
Il eut un cri par le bec  
Énorme et las  
La mort qui tombait du ciel  
Dans ce son.  
Chute vertigineuse.  
Avec ce rouge goutté  
Qui tranchait sur le bleu du ciel  
Goutte à goutte derrière lui  
Suivant sa chute  
Dispersées l'une après l'autre  
Par le vent.

Les ailes étendues, grandes encore  
Dans un effort fou  
Pour tenir là-haut  
Avec ça sur le ventre  
Et derrière lui.

La seconde pierre le prit à la patte  
Qu'il avait repliée.  
Elle fût cassée.  
Il est tombé contre le sol.  
Les hommes l'ont mangé.  
Il paraît que la mer est toute proche.

## 20

Mes chausses me brûlent les cuisses.  
Elles sont raides.  
C'est la sueur et la boue qui ont fait cela.  
Je tape dessus avec un bois, pour les déraider.  
Mais il faudrait les graisser.  
Je ne puis pas. Ce serait folie. A cause des Rats.  
Le Grand Jean m'a regardé. J'ai craint une dispute.  
Il va nu-pieds.  
Il est près de moi, avec un caillou.  
Mais il est passé.  
Je guettais.  
Demain l'orage sera fini.  
Nous partirons jusqu'à Ville-Cru  
Et là nous tuerons.  
Il n'y a plus que des vieillards.  
Le Capitaine voulait lâcher les Chiens, dedans.  
Les Carmanios n'ont pas accepté.  
Ils attendent du sang.  
Ils seront devant.  
Pourvu qu'il y ait des hommes. Et jeunes.  
Je n'aime pas tuer les Vieux.  
Mais je le ferai.

## 21

Ce sont les femmes qui ont résisté.  
Pourquoi ? Pour sauver les Vieux, paraît-il.  
Comme si nous allions les épargner.  
Elles ont versé l'huile, puis des pierres brûlantes.  
Les Carmanios ont hurlé.  
Le Capitaine les a prises et mises nues dans l'église.  
Il gèle à mourir.  
Elles ne sont pas belles.  
Nous sommes entrés, pour violer.  
La plupart étaient mortes avant, égorgées.  
J'ai choisi une Rouse, à cause de l'odeur.  
Elle a bien tenu. Je l'ai égorgée.  
Ce soir, je suis au Camp et tous se sont tus.  
Il y a un grand silence.  
Nous pensons.  
Pourquoi les violer ?  
Le Capitaine est fier. Il dit qu'on nous craindra,  
maintenant.  
Ville-Cru est rasée.  
La Rouse me revient dans les bras.  
Je serre. Ils sont vides.  
Je vois sa gorge. Elle est ouverte. C'est laid.

## 22

Oh ! cela a été quand, tout à coup frappé,  
La terre m'a donné une impression de bleu  
Et que, sous la chair lourde de ta peau  
J'ai vu des tiges de fer se tendre dans tes os.  
Étrange vision.  
Je n'avais rien demandé.  
Alors, mon courage à deux mains  
Le désir de voir encore  
Et tout ceci volant de droite et gauche dans ma tête  
Je suis tombé roide, le tronc foudroyé  
et mon cœur en lambeaux.  
On s'est jeté sur moi, pour me sauver  
Et des cris de détresse sortaient de partout.  
On hurlait.  
Je ne voyais que tes os, avec des tiges de fer.  
La cervelle brûlante, je courais en dedans  
Pour trouver un bonheur malgré tout.  
C'était la prison.  
Lorsque enfin tu as posé tes lèvres de bronze  
sur la peau de mes joues  
Et que j'eus senti ta main sur mon cou  
Un bruit de falaise crayeuse s'est fait entendre  
Dans ma tête  
Et cette image d'horreur a cessé.

Je ne l'ai pas oubliée.  
Les compagnons m'ont réveillé et dit que je hurlais.  
C'est un cauchemar dû à la faim.

## 23

Nous avons marché tout le jour.  
La province de Gabeloup-en-Touret est belle.  
Les champs sont immenses  
Et les gens y travaillent.  
Nous ne les effrayons pas.  
Le Capitaine dit qu'ils sont amis.  
On ne sait pourquoi.  
Moi je vois bien qu'ils nous haïssent.  
Une femme a craché, à mes pieds.  
Le vieux Styr a voulu la battre.  
Je l'ai retenu.  
Je pense à toi.  
A tes seins.  
Dans la bataille, la dernière fois  
Ce sont tes seins que je voyais.  
Le vieux Styr dit que mes yeux sont bleus  
Quand je pense à toi.  
Il rit.  
Mais il reste près de moi.  
Il veut aussi de tes seins  
Et me les prend dans les yeux.  
Au village qui nous a reçu  
Il y avait du pain et du vin.  
Les Hommes ont mangé.

Les Chiens ont tué deux cochons  
Donnés par le Forgeron.  
La province de Gabeloup-en-Touret est bien  
silencieuse.  
C'est peut-être le froid.

## 24

Ma mie  
 Je suis mercenaire du Roi.  
 Ils m'ont dit un ennemi.  
 Et si je fuyais ?  
 Ils m'ont dit de le tuer.  
 Et que nulle fleur ne repousse.  
 Avec des traces noires partout !  
 Des Capitaineries de Rats existent, et  
 J'ai tant de tendresse à donner et ils refusent tout.  
 Ainsi est la guerre.

Le cul à l'air, les enfants sont mangés vifs.  
 Je pose sur eux mes mains pâles.  
 Les Chiens m'ont dressé.  
 Je n'ai pas oublié les défaites de mon armée.  
 Les champs enfouis.  
 J'ai un corps. C'est ce qui me reste.  
 Les anciens guerriers se masquent et  
 Indiquent la caillasse du chemin.  
 Je crois bien que je sais la direction.

## 25

Et tirée, à demi-penchée hors du carrosse,  
 La robe déchirée et les cheveux répandus  
 La femme tomba aux mains des paysans qui,  
 Effarés et en pleine colère,  
 Lui arrachèrent ses perles et ses jupons.  
 Les hanches mises à nues dans la boue  
 La voiture renversée et les chevaux au loin,  
 Les hommes, la fourche au poing, se taisaient.  
 Enfin, l'un plus hardi que l'autre  
 Lui écarta les cuisses du sabot  
 Et l'on voyait ses chairs  
 Répandues dans le lointain.  
 Sentant la bête et l'entrejambe humide,  
 Ils formaient le cercle, sur elle.  
 Elle, défaite et hallucinée,  
 Un spasme dans la gorge,  
 Mettait ses poignets encore ouverts de dentelle  
 Sur ses seins, qui débordaient.  
 Quand enfin, plus farouche, un géant roux  
 posa son arme, lui saisit les jambes,  
 Remonta ses hanches  
 et d'un vaste mouvement de la bouche  
 But longuement à même son sexe,  
 Un long plaisir qui la glaça.



Dans l'humidité extrême de ses fesses,  
Il mordit avec les dents.  
Un chien, sidéré, gémit, doucement.

*Deuxième époque :*

**MOURIR.**

Soldat du Chien  
par  
Christian Riochet

## 26

Le printemps a éclaté.  
Des bourgeons sont partout, aux arbres  
Et des fleurs – des coucous – sont jaunes  
    Dans les fossés.  
Les Chiens les flairent.  
Les Noirs les mangent.  
    J'ai goûté.  
C'est aigre, hideux.  
    Mais qu'importe.  
C'est le printemps.  
J'ai regardé les Noirs, avec ce jaune à la bouche  
    Et leurs dents  
    Qu'ils taillent aigues  
Blanches, qui mâchaient le jaune et le vert de la plante.  
    C'est beau.  
Les Chiens se montent dessus.  
Le Capitaine les regarde et rit  
    Il est content.  
Cela grandit sa meute.  
Nous attendons depuis vingt trois jours maintenant.  
    Je les compte.  
La troupe de Meaux n'est pas venue.  
    On ne sait rien.  
    Mais qu'importe

Il fait chaud  
Et j'ai dans le ventre et sur les cuisses  
    La résistance dure et terrible  
De ton ventre et de tes cuisses  
    Qui me fait mal.  
Le vieux me tient les yeux.  
    Il rit de moi.  
    Et de toi.  
On dirait qu'il t'aime.  
    Le salaud.

## 27

Le pantalon

Je voudrais un pantalon.  
Fais-le dans un drap dur  
Qu'il soit large,  
Tiens bien compte de ce que je t'indique.  
Fais les poches profondes. Renforce-les  
Que les ouvertures soient étroites.  
Mets une ceinture à la taille, en cuir.  
Non avec une boucle mais qui se noue.  
Renforce les fesses et les genoux.  
Que le bas des jambes soit haut.  
Il faut le drap sombre.  
Serre-le dans un paquet le plus petit possible  
Fais-le moi parvenir.  
Maintenant, je vais cul nu.

## 28

Ce n'est pas moi  
Je vais te dire : ce n'est pas moi.  
Je dormais.  
Ne proteste pas.  
Elle a glissé son corps blond contre moi.  
Elle n'est pas de Gabeloup-en-Touret.  
J'avais froid.  
Elle m'a pris la bouche et sa langue m'a fait goûter.  
Elle avait bu, je crois.  
Le vieux Styr est resté, regardant.  
Je ne sais pas comment te dire.  
Elle a poussé mes bras et aimé.  
Le vieux Styr n'a pas quitté mes yeux.  
Et son homme est arrivé.  
Le vieux Styr lui a jeté son couteau.  
Il est tombé.  
Il râlait.  
Elle ne s'est pas écartée.  
Le vieux Styr l'a prise comme un chien.  
Il l'a frappée.  
On voyait ses seins.  
Personne n'a su d'où elle venait.  
Son homme avait des nattes.  
Le vieux Styr les a coupées.

Il les porte à la taille, maintenant.  
C'est un trophée ; il y a de l'or au bout.  
Le Capitaine les voulait.

Le vieux Styr a craché au sol.  
Le Capitaine a reculé.  
On ne touche pas au vieux Styr, quand il crache.

## 29

Claquemurés, bedonnants, fichtrement plus  
extraordinaires  
Que ne le seront jamais les étrangetés  
Les rêves chavirent dans mon âme des sens récoltés  
Et que les sensations sont pauvres à les goûter ainsi.  
Ah ! La foule s'est mise à rouler dans mon ventre  
Et lorsque le vent a frisé les eaux,  
Un serpent blanc est monté  
Avec une tête de cauchemar  
Des ouvertures au corps, fantastiques et rouges  
Un serpent d'eau, couvert de graphiques  
Le Serpent du Destin, celui qui est à lire  
Un monstre marin, la Vie de Toujours  
Que les vieilles exorcisent et que les sorciers guettent.  
Il allait dans ma tête et je hurlais de rage  
Et les vieilles me disaient déjà : « Là ! »  
Et je ne pouvais pas, avec ce Serpent du Destin  
Ce monstre qui fuyait, ma vie qui lâchait  
Et les autres qui riaient de mes soubresauts  
Avec les braises du feu près du dos, pour chauffer  
Et que crache le sang de mes dents serrées  
Pendant qu'ils m'arrachaient le fer du corps  
Afin que je ne meurs pas de la blessure.  
Il paraît que je vais guérir.

Ah ! La mort, la terrible, la mort encore, encore.  
 Lassitude, fatigue, arrêt de tout cela.  
 Il faut donc tuer toujours ?  
 Les gens autour de nous sont malheureux  
 Les champs ravagés, la vie morne,  
 les blés couchés à terre  
 Et les animaux fuient, les plus forts eux-mêmes.  
 Nous puons la mort et je n'ai pas lavé mon couteau.  
 Il a des plaques de sang sur le manche  
 Et la trace de mes doigts sur la corne  
 M'indique où mettre la main  
 Pour tuer, tuer encore.  
 Cette guerre est trop longue.  
 La solde est maigre  
 Et nous ne croyons plus aux Barbares.  
 Personne encore ne les a vus.  
 Peut-être n'existent-ils pas.  
 Viens-t'en avec moi me retrouver, mon amour.  
 Si tu passais maintenant, je ramperais hors du camp  
 Et je te retrouverais pour partir.  
 Ils ne nous arrêteraient pas.  
 Je me battrais pour toi, s'il le fallait.  
 Benoît est mort hier.  
 Les dents lui tombaient de la bouche.

Il ne voulait pas de fruits. C'est la maladie jaune.  
 Chrémon le Forgeron riait de son trépas,  
 Car il le disait déjà  
 Et le répétait à Benoît qui ne voulait rien.  
 Je crois qu'il est mort par abandon.  
 Nous attendons les Mendiants,  
 Puis nous irons aux Barbares  
 Par la ville, dès que les vivres seront chargés.  
 S'il reste des vivres.  
 Si nous le pouvons.  
 Mais il faudra traverser la Forêt.  
 Et personne ne veut.

## 31

Aujourd'hui nous n'avons pas combattu,  
 Car des mendiants en troupe  
 Tenaient la ville que nous devions prendre et piller.  
 Nous sommes venus trop tard.  
 On dit qu'ils sont horribles.  
 Et que par centaines, avec une pierre,  
 Ils tapent sur les gens  
 Et qu'avec du bois ils cassent les portes  
 Et qu'ils égorgent pour tuer.  
 Nous ne voulons pas les atteindre pour éviter le combat  
 Nous restons là, à attendre que cessent les hurlements  
 Et nous ferons des gardes, pour se méfier d'eux  
 Cette nuit.  
 Les chevaux sont affolés et un homme a fui ce matin  
 Que le Capitaine a tué, avec un couteau,  
 Dans le silence.  
 Je n'ai pas eu peur, mais j'ai le ventre ravagé par un mal  
 Qui me crispe les boyaux. Le vin me soigne.  
 Demain nous repartirons à cinq cents  
 Pour tuer encore  
 Si les mendiants partent.  
 Les Marchands qui attendent avec nous

Ne disent pas cela.  
 Ils pensent – eux – que la ville sera vide  
 Et qu'il n'y aura plus rien à prendre.  
 Les femmes auront été piétinées.  
 Il paraît que les Mendiants ne violent pas.  
 Ils couchent entre eux.  
 Alors, le Capitaine nous a amenés devant les murailles.  
 Il nous a dit : « Celles-là ne sont pas de pierre.  
 Elles sont de bois.  
 Il faut mettre le feu ».  
 Les Carmanios se sont avancés.  
 Les Chiens ont gémi.  
 Ils ont mis le feu.  
 Les remparts ont brûlé.  
 Les Chiens ne voulaient pas avancer.  
 Alors nous sommes passés devant  
 Pour la première fois.  
 La ville était vide.  
 Le Capitaine n'était pas content.

Je n'ai rien appris. Il n'est venu aucune leçon  
de tout ce vécu  
Et pourtant j'ai eu l'impression douloureuse  
d'atteindre enfin un poste  
Un arrêt, pour tenir enfin à moi-même,  
Comme aux idées des autres.  
Il a donc fallu rechercher de plus grandes forces  
Dans des jours qui se lèvent au matin  
Et qui ont ce goût doux amer des résolutions entières  
De ces résolutions brutales qui sanctionnent les forts  
Et moi qui ne reconnais rien au bilan de l'âme  
Je m'acharne toujours sur ce que je ne sais pas.  
Comme tu as de belles lèvres sous ma bouche  
Et que les seins de ton torse sont donc fermes  
Dans mes mains  
Encore maintenant qu'il fait grand jour  
Et que j'entends les chevaux qui secouent leur tête  
Comme tu as le ventre plat et comme je le vois.  
Ah ! Il n'est rien de plus froid  
Que ces souvenirs qui me reviennent  
Quand je suis couché dans la terre  
Et que je sens mes armes  
Qui me cassent les côtes.  
Nous irons à nouveau aujourd'hui dans la plaine

Et les Corbeaux devront se reculer  
Car l'armée du Chien est en route,  
Avec son étendard bleu devant  
Et ses cavaliers dont je suis, barbus et fous.  
Des tueurs.  
Ah ! Mon amour  
  
Que ta voix me manque dans les batailles  
Ils gémirent si fort sous les coups,  
Que je n'entendais plus rien  
Pas même moi qui respirais entre les coups.  
A la prochaine halte, je te prendrai les hanches.

Dans le fouillis des décombres  
 Des enfants dépenaillés et blafards,  
 Le cul à l'air et les membres déchirés  
     Fouillent en silence  
 Les ordures renversées des ruelles luisantes.  
 Des Noirs, gigantesques, et suaves, libidineux  
     Se touchent le sexe en bavant  
 Et derrière eux se faufilent en silence  
     Des Arabes ensabrés  
 Qui jouissent déjà du massacre,  
 Pourritures de choix restantes.  
 Un enfant embroché, du cul à la bouche  
     Encore bougeant  
 Le ventre éclaté, pour vider les excréments,  
 Mais si doux au palais, à cuisson achevée.  
 Ce cauchemar d'horreur m'est venu et je l'ai oublié,  
     Jusqu'au jour où dans la rue de Santa-Fé  
         La guardia sollicitante  
     Me fraya le chemin d'un poblacion  
 Et que les Chiens sentimentaux léchaient mes pieds  
 Avec des langues enfiévrées, larges et énormes  
     Comme un autre cauchemar,  
 Et que dans ce fatras de misère

Par une porte entrouverte  
 J'ai entr'aperçu de plus horribles misères  
 Comme ce chat qui mastiquait un moignon gris.



## 34

### La Complainte de l'Avant

Trop penser me fait amour  
Dormir ne puis  
Si je ne te vois  
Chaque nuit.  
A rebours  
Je ne suis  
Si je ne te vois.

## 35

### La prison

Alors, ils me prirent.  
Et puis, sans rien me dire  
Ils me mirent entre quatre murs.  
Il y avait une porte  
Elle s'est fermée  
Il y eut un bruit de fer.  
Plus tard, j'ai appris qu'il nommait cela « Prison ».  
Je me souviens encore de ce bruit de fer.  
Ils disent « Prison » pour des murs.  
Ils appellent « Prison » une maison...  
Il n'y a pas de fenêtre  
Il n'y a que cette porte  
C'est petit  
C'est sale  
On y est seul.  
Personne ne te parle.  
On te laisse  
Parfois, il y a un bout de bois qui s'ouvre dans la porte  
Et il donne à manger de l'eau et puis du pain.  
J'ai regardé la porte, m'étant assis.  
Je ne pensais à rien.  
Moi je voulais sortir.

Ils sont venus à trois  
 La porte s'est ouverte  
 Ils étaient trois.  
 Il y avait déjà un moment que j'attendais.  
 Alors j'ai bondi.  
 Et avec mes ongles, et avec mes dents  
 J'ai ouvert le chemin et je suis sorti,  
 Voilà ce que je vous dis mes compagnons.  
 Je les ai laissés morts.  
 Là-bas il y a une prison  
 Maintenant elle est vide de moi.  
 Ils peuvent refermer la porte  
 Je n'irai plus jamais  
 Ils nomment cela « Prison »  
 Il ne faut pas y aller.  
 C'est laid.

## 36

Je suis fatigué, oh ! mon dieu, à ce point fatigué  
 Terriblement atteint  
 Arraché à moi-même, des nerfs en lambeaux,  
 Des peaux de chagrin  
 Des déboires d'ivrognes, le pas chancelant  
 L'aventure des chemins sous la semelle,  
 Craquelant, les lèvres gonflées, il ne faut pas tomber  
 Mais mettre des remparts de pierres et de boues,  
 Solides et rouges  
 Comme à Marrakech, près des palmiers  
 Se saisir du ciel, s'accrocher à lui, revivre du ciel  
 Comme à Marrakech  
 Dans des efforts magnifiques. Mais que je suis las  
 Écorché à même les rochers qui affleurent  
 Avec des coraux  
 Des écorchements sur la peau des mains  
 Que je suis fatigué, comme le vertige revient  
 La mer d'aventures ne veut plus me porter  
 Les eaux bougent et l'embrun s'enlève  
 Mais moi je ne peux ni forcer  
 Le bateau, c'est fini, la mer a calmé mes envies  
 Je ne veux pas y aller encore, je suis là, épuisé  
 De moi-même je ne voudrais rien  
 Mais le démon me revient.

Aujourd'hui, le Capitaine l'a voulu  
Aujourd'hui, nous ne voulons rien.  
C'est le Capitaine qui l'ordonne  
Pour reposer les Chiens  
Et attendre la troupe de Meaux.  
Ils sont trois cents, dit-on.  
Et forts. Et cruels.

## 37

### L'histoire des Chiens

Un Inconnu a raconté l'histoire des Chiens.  
Je me suis rapproché.  
Il m'a regardé.  
Styr souriait. L'Arabe a baissé la tête.  
Le Noir s'est levé.  
Les Carmanios se sont tus.  
Le Bègue a voulu parler.  
Le Capitaine, lui, attendait.  
D'abord – a dit l'inconnu – il y eut les Archets.  
Pour tenir leurs cordes, ils graissaient.  
Alors, l'Ennemi a eu les Rats.  
Pour bouffer les cordes des arcs.  
Alors les Archets ont eu les Chats.  
Pour bouffer les Rats.  
A ce moment, le Capitaine a fait oui avec la tête.

L'Inconnu a dit : il y eu un chef  
Pour les Chats. Le Capitaine.  
Maintenant, a dit l'Inconnu, pour bouffer  
Les Chats, il y a les Chiens.  
Le Capitaine ne bougeait plus.

Styr ne riait plus. L'Arabe a levé la tête.  
Le Noir s'est assis.  
Les Carmanios parlaient entre eux.  
Le Bègue s'est éloigné.  
Je ne sais pas.

## 38

### Les Barbares

On nous avait prévenu  
Ceux-là n'étaient pas comme les autres  
Ils ne venaient pas d'ici  
Ils arrivaient par des bateaux.  
Un Inconnu m'a dit  
« Ils nomment cela Drakkar »  
Il paraît qu'ils sont grands, blonds,  
Qu'ils ont des cornes sur la tête et du feu  
Au bout du bras.  
Il paraît qu'ils viennent pour s'installer  
Je veux dire ils veulent des femmes.  
Alors nous avons été vers la mer.  
Lorsque nous les avons vus  
Ils étaient bien comme dit.  
Nous avons reculé.  
Leur nombre, leur taille, leurs manières, leurs armes  
Et moi, je voyais bien leur regard  
Ce n'était pas nous qu'ils venaient trouver.  
Je le jure. C'était comme le chant d'une sirène.  
Voilà ce qu'ils entendaient.  
Après la bataille  
Nous avons reculé

Nous étions vaincus.  
 Nous avons reculé dans les terres.  
 Qu'ils prennent les femmes.  
 Moi je sais bien ce qu'ils veulent  
 Puisque j'aimerais tellement être avec toi.  
 Qu'ils prennent les femmes  
 Puisque j'aimerais tellement être avec toi.  
 Ceux-là nous ont vaincus  
 Je ne le regrette pas.

## 39

## Le taureau

L'homme ne regardait que la foule  
 Et, au bout de son bras, une épée  
 Posée sur le dos du taureau,  
 Tremblait.  
 La mort en spectacle, de la bête  
 Et de l'homme, ne sait pas choisir.  
 On entend maintenant  
 Cette foule qui regarde de ses yeux.  
 Les femmes surtout crispent leurs cuisses.  
 Un enfant, effaré, ne comprend pas.  
 J'étais sur la septième arène  
 Les poings au fond de l'aine  
 Attendant l'horrible tuerie.  
 Il enfonça son arme, négligemment  
 Et le taureau creva.  
 Alors la foule a lâché ses yeux  
 Et du sang coulait dans ses cris.  
 De là où j'étais, je ne voyais plus rien  
 Les gens s'étaient dressés.  
 L'enfant plongea sa tête dans ses mains.  
 Il vivait le crime  
 Et la joie, autour de lui,

Lui assassinait le cœur  
Et l'intelligence.  
Il devint, il fût un taureau.

## 40

### La nouvelle

Aujourd'hui, j'ai été surpris.  
Un homme est passé que nous ne connaissions pas.  
Il venait de chez nous  
Je ne le connaissais pas.  
Pourtant, il s'est dirigé vers moi et il a dit :  
« Elle va bien ».  
Tous les autres, de leur côté discutaient entre eux.  
Un homme était passé.  
Quelqu'un était venu.  
Il avait parlé à l'un d'entre nous.  
C'était un événement.  
Et c'était à moi qu'il avait dit : « Elle va bien »  
Voilà.  
C'est le seul message que j'ai reçu de toi.  
J'en attendais tant.  
Voilà. C'est ta lettre. C'est ta lettre.

Nous avons ri

Comme nous avons ri aujourd'hui  
 Il n'y avait rien à faire dans le camp.  
 Le soleil dès le matin nous a pris. Je me suis levé.  
 J'avais posé mes armes à côté de moi.  
 Je n'ai pas pensé. Et puis Styr est venu.  
 Je l'ai poussé d'un coup d'épaule.  
 Il a fait semblant de tomber.  
 Les Chiens se sont levés. Ils nous ont regardé.  
 Le Capitaine a tourné le dos.  
 Lui, il n'aime pas quand on rit.

J'ai couru.

Le Nègre me suivait. Styr aussi.  
 Ils m'ont jeté dans l'eau.  
 J'ai ôté mes bottes. J'ai tout ôté.  
 J'ai pris du sable. Je me suis lavé.  
 Ils étaient assis sur la berge. Ils me regardaient  
 Et ils riaient aussi.  
 Le Nègre est venu dans l'eau.  
 Il avait son couteau à la main,  
 Il m'a coupé un peu les cheveux.

Avec les doigts il a enlevé des poux.  
 Il a frotté avec du sable.  
 Les Chiens sont venus.  
 Deux m'ont léché.  
 Je suis sorti.  
 J'étais propre. J'avais un peu froid.  
 J'ai regardé le soleil.  
 Alors, j'ai pensé à toi.  
 Le Nègre a regardé mon bas-ventre ; il riait.  
 J'ai ri.  
 Comme nous avons ri aujourd'hui.

## 42

Jouir

Aujourd'hui nous avons eu une belle bataille.

Les ennemis ont résisté, ils étaient fiers.

Nous aussi.

Alors, ce soir, je me suis couché sur la terre

Où il faisait bon et j'ai rêvé à toi ma mie.

Tu avais le flanc rougi

Et moi la main dessus, j'avais les yeux levés.

Et tes deux colombes se raffermissaient

avec le bec tendu

Comme si elles eussent voulu manger dans ma main.

Au-dessus ta bouche souriait

Et derrière, il y avait tes fesses, dures et ton dos

Comme une courbe cassée, qui attendait mes lèvres.

Alors, j'ai enlevé mes armes, mes chausses, mon cuir

J'ai lâché mes cheveux.

Les autres me regardaient ;

Mais ils ne disaient rien.

Car ils savaient.

Je m'assis, presque nu,

Je t'ai prise dans mes bras.

J'avais sous mon poing ta nuque

Et contre le ventre une courbe que je ne savais pas.

Et avec mon membre j'ai écarté le velours de ta vallée

Et j'ai voulu, j'ai voulu.

Et brutalement, je ne sais pas trop pourquoi

J'ai imité ta voix. Qui jouissait.

Je n'ai jamais été aussi seul.



La couille du Noir

Le Noir ce soir a gémi.  
Il avait une couille éclatée.  
Le Capitaine a voulu s'approcher  
Le Noir a grogné.  
L'Arabe a tourné ses yeux vers nous  
Le Capitaine baissait la tête.  
Je me suis levé du tronc où j'étais assis  
Et j'ai approché du Noir.  
Je me suis accroupi.  
J'ai mis ma main dans sa gueule.  
Il bavait un peu.  
J'ai écarté ses pattes de derrière.  
Et j'ai regardé le sang.  
Le Noir gémissait.  
L'Arabe s'est reculé.  
Le Capitaine a tourné le dos.  
Styr lui, souriait.  
Il allait voir une mort.  
J'ai sorti mon couteau  
J'ai égorgé le Noir.  
Les autres s'étaient groupés.

Ils avaient les flancs qui battaient.

Tous les yeux fermés.

J'ai essuyé mon couteau sur son poil.  
J'ai bien regardé qu'il n'y avait plus de sang  
Je tenais toujours ses pattes arrières ouvertes  
Et je regardais sa couille éclatée.  
Pas un chien ne bougeait.  
Pas un homme.  
Je pense à toi.  
Je pense à ton corps  
J'ai envie de ce couteau  
Je l'ai remis à sa place.  
Je me suis remis debout  
Le Nègre ne riait plus  
Styr ne riait plus  
Le Capitaine serrait les poings.  
On avait perdu un chien.

La rencontre de l'ennemi

Pour la première fois, je ne compris pas comment,  
Je me trouvais face à l'ennemi.  
Il y eut un visage devant moi.  
Quelque chose qui avait des cheveux et une arme  
Brandie au-dessus d'eux.  
Il y avait un bras et tout un ensemble de corps.  
Cela allait si vite que je ne compris pas.  
Je m'arrêtais de frapper, je regardais très vite au-des-  
sus.  
Je vis le danger  
J'avais mon arme, il s'y empala.  
Pour la première fois, j'avais rencontré l'ennemi.  
Ce n'était pas quelqu'un, je ne le connaissais pas.  
J'ai retiré mon arme.  
J'ai regardé au-dessus à nouveau.  
Il faut toujours regarder au-dessus.  
Il y a des coups qui viennent de partout,  
Quand on se bat.  
Et puis ils ont avancé.  
Ce soir, alors que tout est calme  
Et que les Chiens se taisent, je cherche son visage  
Je ne vois rien de lui.

Pourtant, je ne suis qu'un Soldat du Chien.

Ô ma mie, voilà qu'aujourd'hui  
Je suis déchiré par toi,  
Comme un chien l'est  
Par les loups du petit matin  
Ayant faim, en horde.  
C'est tout ton corps venu  
Qui hasardise du désir  
Et des formes blanches  
Dans mes mains.  
Ô ma mie, ce jourd'hui  
Je suis déchiré par toi  
Je suis toi  
Et je t'aime.  
Merci.

Le Nouveau

Le Nouveau se dressa devant le Noir.  
Le Noir est le Chef.  
Il est bon.  
Il aime la lutte.  
Il n'aime pas mordre.  
Il aime tuer.  
Il n'aime pas la mort.  
Le Nouveau s'est avancé.  
Il grognait.  
Le Noir ne bougeait pas.  
Le Nouveau a grogné.  
Le Noir l'a mordu.  
Une fois. Vite.  
Le Nouveau a reculé.  
Le Noir est le chef.  
Le Nouveau le sait,  
Maintenant.

Le conteur de fabliaux

Celui-là vint, un soir.

Nous regardions le feu du camp.

Les Chiens se léchaient.

Le Noir, seul, surveillait.

Il n'a rien dit, quand il vint.

Il est sorti du bois à côté.

Il marchait tranquillement.

Nous n'avons pas bougé.

Il s'est assis.

Il portait chapeau noir, grand.

Il n'a rien dit.

Puis il a parlé.

Il racontait, dit-il après, un fabliau.

Il paraît, dit-il, que cela se fait beaucoup.

Aujourd'hui.

Il parlait d'un christ

Qu'un sculpteur débandait sur la croix,

D'un coup, comme un miracle.

J'ai aimé.

Les Carmanios riaient.

Je ne riais pas.

Il est parti, après dormir.

Nous ne l'avons jamais revu.

Je le regrette.

## 48

Seul

Ils sont venus par derrière.

Nous ne les attendions pas.

Ils nous ont dispersés.

J'ai bien vu que les autres partaient par là-bas.

Je n'ai pas pu le faire,

Je me suis trouvé derrière les rochers.

Il y avait de la boue,

Je me suis mis dedans, je ne bougeais plus.

Je n'avais pas peur

J'attendais.

Le Capitaine a pris les Chiens et il est parti très loin.

Il les a sauvés.

Puis les bruits se sont arrêtés.

Je suis sorti de la boue.

J'ai regardé par dessus le rocher,

Il n'y avait plus rien.

J'ai compris.

Pour une fois j'étais seul.

Il fallait les retrouver.

J'ai marché.

Je sentais l'odeur des Chiens.

Je savais qu'ils n'étaient pas loin.

Puis je me suis accroupi

Et doucement j'ai sifflé.

Un chien est venu.

Il avait les yeux rouges.

Il m'a frôlé.

Je l'ai suivi.

J'allais retrouver les autres.

Nous n'étions pas perdus.

Le Capitaine parle.  
Je ne sais pourquoi  
Le Capitaine ce soir semblait vouloir parler.  
Il s'est rapproché de moi.  
Moi, je ne veux pas.  
J'ai baissé la tête, j'ai sorti mon couteau et je l'ai  
nettoyé.  
Le Capitaine s'est assis.  
Je n'aimais pas ça.  
Styr s'est levé, il s'est éloigné.  
Tout le monde n'aimait pas ça.  
Le Capitaine a noué ses mains.  
J'avais fini de nettoyer mon couteau  
Je l'ai rangé et j'ai levé la tête  
Je regardais les Chiens.  
Le Capitaine a dit « pourquoi les Chiens avec toi ? »

J'ai baissé la tête.  
Je n'aime pas quand le Capitaine me parle.  
Styr est revenu. Il a repris sa place.  
Le Nègre a bougé ses jambes.  
Il n'y avait pas de bruit  
On entendait tout.  
Le Capitaine a dénoué ses mains

Il s'est levé. Je ne bougeais pas.  
Quelques Chiens ont grogné.  
Il s'est éloigné  
Il m'a demandé «pourquoi les Chiens avec toi ? »  
Est-ce que je sais, moi ?  
Je voulais penser à toi  
Mais maintenant, je pense aux Chiens.  
Je ne t'ai pas oubliée, mais je pense aux Chiens.  
Je me suis allongé. J'ai fermé les yeux.  
La journée était belle.  
Le Capitaine m'a parlé.  
Je n'aime pas quand le Capitaine parle.

## 50

Les bêtes ce matin  
 Ont tué un enfant  
 Que le Capitaine leur a lancé par les pieds.  
 Il l'a d'abord fait tourner.  
 Les Chiens aboyaient.  
 Le bébé pleurait.  
 Les hommes riaient.  
 Lorsque le corps a touché le sol  
 Les Chiens ont fait un bond  
 Et le chef de meute s'est jeté dessus  
 L'a couvert et d'un coup de dent  
 Il a mis ses boyaux à terre.  
 Ca saignait.  
 Ils l'ont mangé. Tout.  
 Il ne restait plus rien.  
 La mère... Elle s'est effondrée.  
 Nous l'avons violée.  
 A dix-huit !

## 51

## La musique

Lorsque nous arrivâmes devant la plaine  
 Nul d'entre nous n'imaginait  
 Que les choses étaient si grandes.  
 Cela partait à perte de vue  
 Et pourtant, là-bas, et bien visibles ou voyait d'autres  
 armées,  
 Celles que nous devons franchir.  
 Les Chiens se turent, certains même se couchèrent,  
 Et je regardais leurs yeux qui regardaient là-bas  
 Il fallait franchir tout ça  
 Alors nous entendîmes leur musique  
 Il y eut un grand froid dans Chacun de nous  
 Ainsi, c'était eux  
 Nous nous regroupâmes  
 Chacun d'entre nous sortit une arme  
 Certains se coupèrent les bras  
 Pour que déjà le sang apparût  
 Les Chiens se levèrent  
 Le chef les détacha  
 Et nous avançâmes  
 La plaine était immense  
 Il y eut un grand silence

Et vint enfin le meurtre, la violence,  
 L'oubli de nous-mêmes  
 Nous marchions, eux ne bougeaient pas,  
 Car ils nous attendaient, car Nous étions de leur pays  
 Je pensais à toi et je ne regardais  
 Que mes pas qui allaient vers eux  
 Et j'entendais les Chiens grogner  
 Oui moi j'étais un soldat  
 Enfin, nous nous rejoignîmes  
 Le choc fût assez bref  
 Nous étions aguerris  
 Nous avions envie de la Mort  
 Eux n'étaient que des gens ramenés là peut-être  
 Pour quelques soldes  
 Et nous taillâmes là-dedans, il se fit une tranchée  
 Comme une mer ouverte  
 De l'autre côté, nous nous retournâmes  
 Les Chiens avaient fait un carnage  
 Certains avaient encore des couilles à la bouche  
 Et d'autres avaient du sang jusque sur les flancs  
 Nous étions contents, nous étions passés  
 Nous étions les Soldats du Chien  
 Et maintenant, ripailles, femmes, vin, destruction !  
 Et maintenant enfin que nous entendions peut-être  
 Cette musique  
 O cette musique qui tout à l'heure  
 Nous faisait si mal

Et que maintenant nous savions comme étant la nôtre  
 Car nous avions bien mérité du massacre  
 Pour une raison qui m'échappe encore,  
 Je me suis mis à hurler :  
 Nous sommes les Soldats du Chien  
 Nous sommes les Soldats du Chien  
 Et pourtant je savais que peut-être  
 C'était moi le seul Soldat du Chien.  
 Je pensais à ton ventre  
 Je pensais à toutes ces blessures  
 Que je venais d'infliger  
 Et tu n'avais pas d'enfant  
 Le Capitaine m'a fait l'accolade  
 J'ai un petit peu reculé  
 Je ne méritais pas  
 J'ai essuyé mon sabre. Je l'ai remis là,  
 J'ai caressé deux chiens  
 Je me suis tu  
 J'ai levé les yeux au ciel  
 Et j'entendais leur musique  
 Nous n'avions peut-être pas vaincu.



*Troisième époque :*

**ENCORE TUER.**

Soldat du Chien  
par  
Christian Riochet

## 52

Il pleut depuis tant de temps,  
 Ma mie,  
 Que nous ne tuons plus.  
 Cela lasse.  
 J'ai envie de tuer, encore, moi.  
 La pluie me lasse.  
 Il pleut depuis tant de temps,  
 Ma mie.  
 Les Chiens n'aboient plus  
 Et rôdent dans le camp.  
 Cela lasse.  
 J'ai envie de les voir tuer, moi.  
 Les Chiens me lassent.  
 Il pleut depuis tant de temps, ma mie.  
 Je vois aussi ton ventre et moi qui suis dedans.  
 J'ai envie de toi, encore, moi.  
 Cela me lasse.  
 Ton absence lasse.

## 53

Ils m'ont drogué,  
 Disant : « Voici de l'herbe ».  
 Cela est passé.  
 La sueur et la boue ont fait cela.  
 Le Grand Jean m'a regardé.  
 Ville-Cru n'est guère loin de Gabeloup-en-Touret.  
 Me dit-on.  
 Maintenant, je vais nu-pieds.  
 Ils n'ont pas réglé la solde.  
 Ils disent qu'il faut encore tuer.  
 Je ne veux plus tuer.  
 Surtout des Enfants.  
 Les Carmanios, après les Chiens,  
 Viennent me lécher.  
 J'ai dit : « Je ne violerai plus ».  
 Il s'est fait un mouvement.  
 Une femme a pleuré.  
 J'aurais pu l'aimer.  
 Comment vas-tu ?

Le nain

Ceux que nous devons attraper  
Maintenant, ils ont un nain.  
C'est lui qu'il faut saisir.  
On dit qu'ils sont plusieurs et attaquent  
Toutes, tous, les petits enfants compris.  
Ils les mènent au Nain.  
Lui, il égorge, parfois dépèce.

On dit qu'il en est à plus de mille.  
Il fait le mal.  
Je me suis mis à sa place.  
Je ne suis pas nain.  
Ni Giade. Il est Giade. Ils sont Giades.  
Je ne tiens pas à sa place.  
Ce n'est pas la mienne.  
C'est le nain.  
J'espère que nous le saisirons.

Qu'aussitôt venue la peur  
Que je ne savais pas  
Les Chiens se mirent autour de moi  
Et regardaient mon corps trembler.  
Il me semble qu'ils ont peur, aussi.  
Je ne dis rien.  
J'attends.  
De sous l'arbre où il rit  
Le grand Noir me sourit.  
Il guette l'hallali.  
Je me demande s'il sait quelque chose.  
Il ne dit rien.  
Qu'aussitôt venue la peur  
Que je ne savais pas  
Les Chiens se mirent autour de moi  
A hurler.  
Le grand Noir ne sourit plus.  
J'ai perdu tout mon sang du visage.  
Les Chiens sont partis.  
Le grand Noir s'est endormi.  
J'attends.

## 56

### La blessure

Son bras ouvert montrait l'os.  
Il y avait beaucoup de sang.  
Nous pensions le laisser.  
Avec ça, il n'était plus bon à rien.  
L'un des Inconnus s'est approché de lui.  
Il s'est accroupi et puis l'a soulevé dans ses bras.  
Nous sommes partis comme ça.  
Nous courrions.  
Lui avec.  
Nous ne comprenions pas.  
Puis nous sommes arrivés au camp.  
Il a posé l'homme avec le bras ouvert.  
Il avait du sang sur lui.  
Il a ouvert sa sacoche.  
Il en a tiré une aiguille en cuivre et puis du chanvre.  
Et avec ses doigts, il a fait comme une couture.  
Nous regardions, étonnés.  
Nous n'avions jamais vu cela.  
Puis il a mis son couteau dans le feu et rouge,  
il l'a posé sur la blessure.  
L'autre a crié, puis s'est tu.  
L'Inconnu s'est relevé. Il a rangé son aiguille. Il a

rangé son couteau.  
Et il est retourné avec les Inconnus.  
Trois jours plus tard, l'autre marchait  
et son bras bougeait.  
Nous avons regardé les Inconnus.  
Alors, ceux-là, ils soignaient les blessures.

Le Vieux

Nous n'avions pas bougé du camp  
Depuis trois jours.  
Nous attendions... Nous attendions.  
C'est alors que le Vieux est arrivé.  
Nous n'avons pas bougé.  
Il était vieux. Il avait beaucoup combattu  
Et nous n'en voulions pas.  
Il était vieux.  
Il s'est approché du feu. Il s'est accroupi.  
Le Capitaine s'est levé. Il fait deux pas vers lui.  
Le Vieux a tourné la tête. Il n'a rien dit.  
Alors le Nègre est venu et, du pied,  
Il a voulu le frapper.  
Le Nègre est tombé.  
Je crois bien avoir vu le Vieux bouger.  
Mais je ne sais pas.  
Le Nègre s'est relevé. Il souriait.  
Le Vieux n'a rien dit.  
Le Capitaine est retourné à sa place. Je me suis levé  
Et j'ai donné à manger au Vieux.  
Il n'a rien dit.  
Maintenant, le Vieux est avec nous.

Il a regardé les Chiens.  
Il a passé sa main sur son visage  
Et j'ai vu.  
Le Vieux et moi, nous nous entendons bien.

## 58

L'individu  
(j'ai oublié ma mémoire)

Lorsque rampant  
Le corps écorché  
Et dans les yeux, des fleurs  
Tout à fait écloses  
Lorsqu'alors l'Individu osa se lever  
Droit comme un i  
Ignorant  
On voyait encore  
Dans le tremblement de ses membres inférieurs  
Une curiosité  
Qui ressemblait à une procréation  
Quelque chose qui se reproduisait  
Et que le ciel allumait.  
Alors dans l'univers, il regarda fortement  
Et n'y trouvant rien  
Il rabattit ses yeux sur ses pieds.  
Et se sut aveugle.  
Dans l'univers, plusieurs étoiles, bien vieilles  
Lançaient des signaux  
Rappelant à l'Individu  
Que l'Individu était un individu.

Et tout cela se faisait sur soi-même  
Dans le ridicule de la situation.  
Alors, il y eût dans le ciel des bruits.  
Les animaux se mirent à courir.  
Certains chassaient les autres.  
Puis vinrent des machines  
Avec des bruits et des odeurs.  
Et l'on se souvint du début.  
Et l'on se sou...j'ai oublié ma mémoire.  
J'ai oublié ma mémoire.

59

Il y eu un éclatement, du haut en bas.  
Les flammes ont jailli du tronc  
Et deux hommes qui y étaient sont tombés.  
Morts tous deux, sans un mouvement.  
C'est la foudre.  
Nous nous sommes écartés de l'arbre, noir  
Pour essayer de ne pas être touchés.  
Le Capitaine a approché les Chiens des corps  
Et ils ont senti.  
Il dit que si le Diable y est, les Chiens le sauront  
Et vont mordre les Cadavres.  
Ils ont reculé.  
Puis le Blanc a mordu un homme à la jambe  
L'un des deux, mort.  
Le Blanc est tombé, avec les crocs dans l'homme.  
Il avait la queue raide.  
Ce n'était pas beau à voir.  
Le Capitaine a repoussé les Chiens,  
avec son fouet.  
On dit maintenant  
Qu'il faudra jeter de l'eau sur l'arbre.  
On sait que le Diable est là.  
Les Carmanios sont heureux.  
Ils aiment le Diable.

Maintenant, nous sommes sûrs de gagner.  
Le Diable nous protège.  
Et maintenant, je retournerai au village.  
Dis-le.

## 60

Ici, ils font comme nous  
Ici, ils font la guerre  
Ici, ils tuent.  
Ici, ils font comme nous.  
De leurs rangs, il est sorti une femme  
Elle est venue vers moi.  
Elle m'a dit à moi  
En me regardant  
Alors tu es des nôtres.  
Toi aussi tu fais la Commune.  
C'est la Révolution n'est-ce-pas ?  
Je l'ai regardée.  
Je ne la connaissais pas.  
Elle n'était pas de mon village.  
Elle me parlait.  
Je ne lui ai pas répondu.  
Je ne sais pas ce qu'elle disait.  
Nous avons continué.  
Ici, ils tuent.  
Ici, ils font la guerre  
Ici, ils disent la Révolution.  
Elle a crié Tu es avec nous  
Je ne sais pas ce qu'elle a voulu dire.  
Maintenant, je veux rentrer chez nous.

## 61

### Le feu

Lorsqu'il fait très froid  
Que nous n'allons pas à marche forcée  
Que l'ennemi est loin  
Qu'il y a du bois,  
Nous allumons un feu.  
Alors, nous nous asseyons autour  
Chacun prend sa place  
Et ne bouge plus.

Les Chiens sont juste derrière nous  
Certains font cercle  
D'autres se regroupent.  
Le Noir se met toujours  
Dans ces cas-là  
Un petit peu derrière moi  
A gauche.  
Alors, nous regardons les flammes  
Les braises, ce qui brûle  
Et souvent nous ne disons rien.  
Il s'est produit qu'un Inconnu  
Un Carmanios, Styr, disent des choses.  
Il s'est produit qu'aucun d'entre nous n'écoute.



Nous regardons les flammes.  
Dans ces cas, la paix est intense.  
Le feu apaise.  
Nous avons chaud, nous sommes bien  
Nous n'avons plus peur  
Et bien sûr, je ne pense pas à toi  
Parce que je t'oublie.  
Lorsque nous sommes bien là  
Nous descendons sur le flanc  
Et, autour, nous restons les yeux ouverts  
A nous reposer.  
Un bras jette du bois  
Les flammes repartent.  
Quelquefois, voilà ce que nous devenons.

## 62

### L'encerclément

Ils nous ont encerclés.  
La plaine est petite.  
Ils sont derrière les arbres.  
Nous le savons.  
Nous y sommes tous.  
Mais nous savons sortir.  
Nous avons allumé un feu.  
Nous n'avons rien à manger.  
Mais nous voulons faire croire.  
Surtout aux Chiens.  
Nous savons que ceux qui encerclent  
Ne connaissent pas les Chiens.  
Bientôt ils auront faim  
Et nous passerons.  
Nous sommes toujours passés  
Les Chiens ayant faim.  
C'est pour cela que nous sommes avec eux.  
Ils nous ont encerclés  
Nous sortirons  
Quand les Chiens auront faim  
Et je te reverrai.

## 63

Le chien de Brissac

En face, ils ont un chien.  
Nous le savons, les Chiens et moi.  
C'est le Château de Brissac.  
Le Chien est de compagnie.  
C'est ainsi ici qu'ils le nomment.  
Nous, nous venons pour la guerre.  
Eux, ils ont un chien de compagnie.  
Nous le savons, les Chiens et moi.  
Un château, nous savons ce que c'est.  
Nous y sommes entrés déjà.  
Je me souviens de la femme.  
De ses cheveux.  
J'ai le peigne.  
Ils ont un chien de compagnie.  
Alors, je me suis avancé vers les murs  
Et j'ai hurlé à la mort.  
Le chien de compagnie a répondu.  
Quelqu'un a ouvert une petite porte de bois.  
Le chien est venu.  
Il était propre. Il était grand. Il était lisse.  
Il s'est couché devant moi.  
Je me suis retourné

Et je suis allé vers les Chiens.  
Il s'est mis au milieu d'eux.  
Maintenant, au Château de Brissac  
Ils n'ont plus de chien.  
Il est avec nous.

64

Les Noirs taillent, ce matin, leurs dents aiguës.  
Ils font cela au printemps.  
J'ai, entre les jambes, un bois qui pense à toi.  
Les Chiens et le Capitaine l'ont vu.  
Ils sont contents.  
Cela grandit la haine.  
Moi, je voudrais ne plus haïr.  
Nous attendons depuis si longtemps.  
J'ai tes cuisses dans ma main.  
Le Vieux, on dirait qu'il t'aime,  
Quand je pense avec toi.  
L'enfant plonge ses mains  
Dans sa tête dans le crime.  
J'ai tué tant d'enfants.  
Je suis un Soldat du Chien.  
Le vieillard eut un haut le corps.  
Deux chiens jaunes et noirs  
Criaient sur son cœur exsangue.  
Le Capitaine se pencha  
Le bout de sa dague ouvrit la poitrine  
Et le remugle du sang sidéra les bêtes.  
Le Capitaine se recula.  
Les deux chiens, hallucinés bavaient.  
Le Capitaine siffla.

Les mâchoires firent un bruit d'enfer  
Et le vieux les vit venir à son cou.  
Le premier planta l'horreur sur ses seins  
Et mordit et tira et emporta.  
Le second fouilla le ventre blanc  
Et se servit.  
Le vieillard ne creva pas.  
La Meute lâchée l'acheva.  
Il se tut, après avoir hurlé.

65

Va

Va

Que je te pousse  
Dans l'herbe  
Grasse  
De ce vallon.

Va

Que tu me couches  
Dans le fond  
Lourd  
De tes mamelons.

Va

Que nous allions  
Dans le bon  
Goût  
De nous deux.

Va

Qu'il se fasse  
Éternité  
En l'enlacement  
De notre amour

Toujours.

Va

Et que, dans la tombe  
Froide,  
Les corbeaux  
Piaillent,  
Creusent  
Dans ses flancs  
Un trou  
De boue  
Où,  
Va,  
Le sang  
Se fige  
En forme de fleurs.  
Va,  
Ils ont.  
Maintenant,  
La mort  
Et en eux se choquent  
Les passions  
Sèches,  
De leur bière.  
Va,  
Ils ont tout.

Encore la musique

Ils me font encore de la musique.

S'ils doivent continuer

Je me mettrai dans la terre.

Je ne veux plus entendre.

Moi, ce que j'aime, c'est rire

Ce n'est pas avec cela

Qu'ils parviendront à nous vaincre.

Ils ont des manières que nous ne connaissons pas.

Si je dois mourir c'est en plein ciel,

Comme l'oiseau.

Pourtant j'aime bien quand les Carmanios

Chantent.

Il faudra bien que je vois ta gorge

Avec des sons dedans

Quand je reviendrai.

Le Diable n'y pourra rien.

C'est le Capitaine

Qui m'a expliqué pourquoi notre troupe

Discutait avec les Marchands.

Il disait : « Ils pratiquent l'Argent ».

Je ne sais pas ce que c'était.

Il a voulu expliquer.

Je n'ai pas compris.

Alors il a dit : « L'Ombre.

C'est l'Ombre qui paie ».

Et il a souri, fortement.

Je n'ai pas compris.

Les Chiens aboyaient.

Je les ai calmés.

Les Marchands sont partis.

Je ne sais pas l'Argent.

Je ne sais pas l'Ombre.

Mais le capitaine a ricané

Et dit : « J'ai gagné ».

Je ne sais pas de quoi il parlait.

68

Ce soir, je suis au Camp.  
Je repense à la Rousse, que j'ai tuée.  
Je ne sais pas.  
Comment vas-tu ?  
Nous avons marché tout le jour.  
Je pense à toi.  
Le Vieux Styr reste près de moi.  
Il a peur, comme tous.  
Il ne me voit pas.  
C'est peut-être le froid.  
C'est elle qui m'a pris le corps.  
Le Vieux Styr est resté, regardant.  
Il bavait.  
Je préfère s'il crache.  
Je me souviens de la Troupe de Meaux.  
Il y avait du sang partout.  
Le Goéland a cassé le ciel.  
Du rouge en plein blanc.  
Il paraît que la mer est proche.

69

Les Carmanios sont heureux. Ils aiment le Diable.  
Dis que je retournerai au village.  
Un jour prochain.  
Dis-le.  
Je ne veux pas qu'ils aient oublié.  
Nous n'avons rien demandé.  
La solde est tout juste versée.  
Il paraît qu'ils font ripailles,  
Ceux qui doivent payer.  
Je suis sorti de la prison avec tes baisers  
Mon enfant, ma désirée.  
C'est un cauchemar dû à la faim, achevé.

## 70

### La mort du Père

J'ai appris que le sang dans la tête du Père  
S'est arrêté.  
Il en est mort.  
Il était vieux. Cela a été vite.  
C'est bien.  
La Mère reste. Elle suivra.  
Sans lui, elle ne restera pas.  
C'est bien. Elle est vieille. Il faut que cela aille vite.  
Maintenant, tiens la maison.  
Il n'y a plus que toi.  
Méfie-toi.  
Surveille.  
Je finirai bien par revenir.

## 71

### La Paix

Un homme est venu aujourd'hui  
Personne ne nous avait rejoint depuis longtemps.  
Certains riaient, moi pas.  
Il avait l'uniforme  
Il se disait du Roi.  
De quel Roi parle-t-il ?  
Ici, il y a le Capitaine  
Il y a le Nègre, il y a Sty  
Il y a les Inconnus  
Il y a Le Bègue, Benoit  
Il y a Chrémon le Forgeron  
Le Grand-Jean  
Il y a le Goéland, le Vieux  
Il y a Le Nain, Le Noir,  
Il y a l'Arabe, Elle,  
Il y a Le Chiot, Les Mendiants  
Il y a La Rousse  
Il y a Le Grêlé, Les Vieilles  
Il y a l'Africain, Les Araignées  
Il y a l'Ombre  
Il y a Les Marchands

Il y a les Carmanios  
 Il y a les Chiens,  
 Et il y a moi.  
 Je n'ai pas vu de Roi.  
 De qui parle-t-il ?  
 Son air était solennel.  
 Nous nous sommes tus.  
 Il était venu dire quelque chose,  
 Il fallait l'écouter.  
 « Maintenant, a-t-il dit,  
 Il faut faire la Paix ».  
 Tous les Chiens ont grogné.  
 Le Capitaine est devenu blanc.  
 Alors il nous a parlé de la Paix.  
 Il nous a dit l'ennemi veut  
 Maintenant, que les massacres se terminent.  
 Maintenant l'ennemi veut.  
 Je me suis levé.  
 Et j'ai dit : « Et nous ?  
 Sommes-nous l'ennemi ? »  
 Il faisait froid ce matin-là.  
 Il faisait froid ce midi-là.  
 Il faisait froid ce jour-là.  
 Nous avions froid.  
 Nous avions faim.  
 Nous avions honte d'avoir tant tué  
 Et celui-là était venu nous dire

C'est le Roi, c'est l'ennemi, c'est la Paix.  
 Et moi, qui ne pensais qu'à ça  
 Et moi qui ne pensais qu'à toi  
 Et moi qui eux tellement aimé un traité  
 Pour en finir.  
 Je me suis approché de lui  
 Et je lui ai dit : « Écoutes  
 C'est cela que tu appelles la Paix  
 Alors donne le papier.  
 Je vais mettre ma croix.  
 Et j'aurai fini de tuer.  
 Je suis un Soldat du Chien  
 Et je veux ma solde  
 Et je veux ma mie  
 Et je veux cette musique  
 Qu'un jour ils m'ont fait entendre  
 Nous n'avions peut-être pas vaincu  
 Nous avons bien mérité du massacre  
 Va le dire au Roi  
 Et que ce soit lui qui vienne  
 Ici  
 Me le dire, à moi ».



L'enterrement

Lorsque nous l'avons vu occis  
Nous avons pensé : « Bon ».  
Les Carmanios ont voulu chanter.  
Ils se sont parlés.  
Nous avons pensé : « Bon ».  
Le Capitaine a dit : « Les Chiens ».  
Aucun ne s'est levé.  
Ils avaient le museau sur les pattes  
Quelques uns l'échine qui frémissait.  
Pas une tête. Pas un croc.  
Mais des yeux.  
Nous avons ouvert la terre  
Nous l'avons mis dedans  
Nous avons refermé la terre.  
Nous sommes allés à nos places.  
Plus tard, là où nous avons refermé la terre,  
Elle s'est rouverte.  
Il est sorti.  
Il n'était pas mort.  
Ils s'étaient précipités  
Je savais qu'ils avaient attendu et je ne pouvais

Rien.

Lorsqu'ils ont refermé la terre sur moi  
Je savais que je l'ouvrirais à nouveau.  
Je n'ai rien dit, ils n'ont rien dit.  
J'ai fait tomber le plus de terre que je pouvais  
Cela faisait autour de moi des tâches brunes.  
J'ai pris ma place.  
Ce n'était pas encore cette fois.  
Ils n'ont rien dit.  
Les Chiens ont refait comme avant.  
Le Capitaine tremblait.  
Je n'ai rien dit.

## 73

Le diable

Il est venu, disant  
Je suis la pluie  
La foudre  
Le froid  
Le malheur  
Et la misère.  
Je suis le diable.  
Nous l'avons tué.

Puis l'Autre, avec une arme jamais vue,  
S'avança vers la Ville  
Que nul d'entre nous n'avait jamais vue  
Et la fit gronder.  
Un trou, dans le rempart, s'est fait  
Et de là sortirent les Enfants  
Qu'il nous fallait massacrer.  
Il n'en demeura pas un.  
Je ne sais pas de quelle poudre il se sert,  
Mais revois encore,  
En y pensant,  
Les Mères qui se taisaient  
Et que nous avons violées, après,  
En silence,

Devant les hommes de la Ville,  
Tous égorgés.  
Nous avons encore tué  
Et je ne sais plus même si je t'ai aimée.

Nous n'avons rien perdu

Alors, alors, alors celui-là comme nous l'avions

Cherché !

C'était un chef.

Il en avait après nous.

Et puis sa bande, et puis nous.

Nous nous sommes affrontés.

Ils ont perdu ; nous avons gagné.

Celui-là...

Alors nous nous sommes mis autour de lui

Nous avons repoussé les Chiens

J'en voyais un que je connaissais

Qui voulait prendre la place du Noir.

Il voulait en manger.

Mais c'est nous qui allions manger maintenant.

Alors, nous l'avons sorti de ses vêtements

Puis nous l'avons mis sur du bois

Et puis le bois, on y a mis le feu.

Cela sentait la chair brûlée.

Puis, avec tous les rites que les Carmanios

Nous avaient appris

(Ils avaient dit le mot rite,

je ne sais pas ce que c'est)

avec tous les rites, nous avons mis l'homme

C'était le chef.

Il paraît qu'il faut faire selon certaines manières.

Alors, le Capitaine a ouvert le ventre

Puis se sont les Inconnus qui ont pris les fesses

Moi ils m'ont donné une épaule.

Et puis les autres se sont servis.

Les Chiens ne disaient rien

Ils regardaient.

Ils comprenaient. Maintenant c'était à nous.

Nous l'avons mangé.

Il paraît que certains disent un mot : « Dieu ».

Je ne le sais pas.

J'en ai parlé, ils ont tous ri.

J'ai ri avec eux.

C'était bon.

Maintenant, ce chef, c'était nous.

C'était bien.

Le reste, nous l'avons donné aux Chiens,

Avec les os.

Un Carmanios a gardé un pied

Il en suçait les os.

Il avait l'air content

Je ne sais pourquoi

Je me suis couché. Et j'ai dormi.

Maintenant, j'étais ce chef

Je le sentais bien

Les Chiens aussi.

Le Capitaine avait peur.  
Il s'est couché face à nous.  
Voilà.

75

Aveugle

Le froid nous est venu avec le jour des morts.  
Jusque là, il faisait bon.  
Nous en étions étonnés.  
Puis tout à coup, le froid est venu.  
J'ai vu l'eau cette nuit.  
Elle est devenue blanche.  
Et puis, ce matin, ils m'ont dit :  
« Le soleil est immense mais il fait froid ».  
Moi, j'avais les yeux fixés sur des fleurs.  
Ils m'ont dit : « Ce sont des chrysanthèmes,  
les fleurs des morts ».  
Moi, je fixais mes yeux sur les fleurs  
Parce qu'elles étaient oranges, jaunes, vertes  
Que le soleil les touchait,  
Et que le froid me prenait,  
par les pieds et par les mains  
Et tout le long du dos  
Comme un sabre qui me frappait.  
Ils m'ont dit : « Qu'as-tu ? »  
J'avais les yeux grands ouverts,  
  
Je ne voyais que les fleurs

Je les ai levés et j'ai compris.  
 Je devenais aveugle.  
 Là-bas, il n'y avait pas d'ennemi,  
 Aucun que je vois.  
 Je les ai reportés sur les plantes  
 Autour des chrysanthèmes.  
 Je ne voyais que les chrysanthèmes  
 Alors j'ai ri et j'ai dit :  
 « Maintenant je perds la vue ».  
 Ils se sont reculés.  
 On ne peut pas tuer quand on ne voit pas.  
 Le Noir a mis un genou devant moi, il a dit :  
 « Me vois-tu ? »  
 J'ai ri. Je le voyais.  
 Il a ri. Il savait, moi aussi.  
 Je devenais aveugle  
 Mais je pouvais encore tuer.  
 Toute la journée, j'ai observé le soleil.  
  
 Et ce qu'il faisait.  
 J'étais bien.  
 Il me suffisait ce que je voyais.  
 J'en voyais assez.  
 Je pouvais tuer.  
 Je suis un Soldat du Chien.

La colombe blanche  
 Je me suis réveillé ce matin  
 Le ciel a tourné  
 J'ai ouvert les yeux  
 Et puis, alors que le ciel n'était pas encore éclairé,  
 Une colombe est passée.  
 Elle n'était pas loin et pourtant,  
 Je n'entendais pas ses ailes.  
 Elle était blanche  
 Elle allait lentement sans s'éloigner  
 Je l'ai suivie des yeux  
 Et à l'intérieur de moi, j'ai voulu la Paix.  
 J'étais heureux, tout à coup détendu,  
 Et j'ai refermé les yeux.  
 J'ai attendu que le ciel blanchisse  
 Comme la colombe qui s'en allait.  
 Je me suis assis  
 J'ai mis ma tête entre mes genoux  
 Et j'ai pensé : Voilà maintenant ce sera fini.  
 Je ne vais plus tuer.  
 Je me suis mis debout sur mes jambes  
 J'ai sorti mon couteau  
 Et je suis parti avec les autres.  
 Pour massacrer.

La deuxième musique

Nous sommes entre nous  
Tellement serrés, que nous formons un bloc.  
Il paraît que cela a un nom,  
Nous ne le connaissons pas.  
Les Chiens étaient juste devant.  
Deux ou trois derrière. Peut-être s'ils étaient tués  
Ceux de devant, ceux de derrière  
Seraient passés devant.  
Et nous avons marché sans un mot  
Et puis nous avons entendu ce chant.  
Pour moi cela faisait la deuxième fois  
Que j'entendais de la musique.  
Alors je savais.  
J'ai reculé dedans et j'ai attendu.  
Il y a eu un bruit, puis le silence, avec ce bruit.  
Alors la musique et le chant ont repris  
Cet homme-là était seul  
La machine s'est avancée  
Il paraît que c'est comme ça  
Que l'on nomme ce bruit :  
La machine.  
En fin de compte, il est tombé une telle nuit

Alors qu'il y avait le soleil  
Que personne d'entre nous ne se souvient  
Un enfant a crié  
C'était un cri de joie  
Et voilà. Nous l'avons échappé belle.

## 78

### Canis

Il disait : « Je suis Canis ».  
Une fois venu, les Chiens ont perdu tous sens.  
Ils ne pensaient plus qu'à tuer.  
Cela se voyait.  
Une fois, un passant  
Qui ne demandait rien,  
Ils l'ont déchiqueté.  
Canis, sans un mot, regardait.  
Il disait : « Je suis Canis ».  
Voilà le résultat.  
Les Chiens obéissaient à son sang.  
J'ai tué Canis.  
Les Chiens se sont calmés.  
Il disait se nommer Canis.  
Il ne reviendra plus.  
Les Chiens sont calmes.  
Je ne veux plus revoir cela.

## 79

### Le cimetière

Tu vois, il faut que je te dise  
C'est quelque chose que je crois exceptionnel.  
Voilà comment se passèrent les choses  
C'était un petit village  
Oh ! ça faisait tellement de villages  
que nous passions.  
Mais dans celui-là...  
Lorsque nous arrivâmes  
Nous fûmes surpris.  
Le cimetière était immense.  
Il y avait des tombes partout.  
Et pourtant, peut-être, cela tenait-il  
au mois de mai.  
Pourtant, il y avait des fleurs aussi  
Il y avait de la fraîcheur, de la paix  
et tellement de tombes.  
Le Capitaine a retenu les Chiens  
Styr ne bougeait plus.  
Le Nègre ne riait plus.  
Je ne pensais plus.  
Les Inconnus eux-mêmes  
Qui depuis si longtemps s'étaient joints à nous

Et qui tuaient avec nous  
 Eux-mêmes se taisaient. C'était beau. C'était  
 tranquille. Nous ne connaissions pas ces choses-là.  
 C'était un grand cimetière  
 Pour un petit village.  
 Il était si calme.  
 Les Chiens ne grognaient pas.  
 Nous avons décidé de passer.  
 Nous n'avons vu personne.  
 Je ne regrette pas.  
 Voilà.  
 C'est cela que je voulais te dire  
 Cette fois nous n'avons pas tué.  
 Nous étions contents,  
 Et nous étions contents.

## 80

La forêt des araignées

Tous les Soldats arrivèrent dans la forêt.  
 Elle était tissée d'araignées.

Tous les Soldats s'arrêtèrent.  
 Aucune araignée ne bougeait.  
 Aucun soldat ne bougeait.  
 Les Chiens, il n'y avait plus de Chiens !  
 Nous n'avions plus les Chiens.  
 J'ai reculé un petit peu  
 Le Capitaine a avancé  
 Une araignée a bougé.

Je pensais : nous n'avons plus les Chiens.  
 Il y avait toutes les toiles partout.  
 Aucune araignée ne bougeait.  
 Aucune soldat ne bougeait.  
 Je pensais : Nous n'avons plus les Chiens.  
 Je reculais.  
 Une araignée a bougé  
 Je reculais.  
 Nous n'avons aucune idée  
 de ce que sont les araignées.  
 Le Capitaine a avancé,



Styr a dit : « Ne bouges pas ».  
Jamais le Capitaine n'avait reçu d'ordre.  
Il n'a pas bougé.  
Deux araignées ont bougé.  
J'ai reculé encore.

Nous n'avions plus les Chiens.  
Les Carmanios se sont mis à chanter.  
Aucun d'entre nous ne connaissait ce chant.  
Il semblait n'avoir aucun rapport avec les  
Carmanios.  
A ce moment-là, le vent s'est levé.  
Et, parce que j'attendais,  
un des Chiens s'est mis à grogner.  
Nous avons retrouvé les Chiens.  
Nous avons tous reculé.

Nous ne sommes plus jamais retournés  
dans cette forêt.  
Je ne veux plus retourner dans cette forêt.  
Le Capitaine n'avait jamais reçu d'ordre.

## 81

### Carnaval

Ils se sont tous réunis.  
Et puis ils se sont mis des peintures  
Et des habits dessus que je ne connaissais pas.  
Ils ont dit le mot « carnaval ».  
Carnaval, Carnaval et ils criaient.  
Ils allaient partout dans tous les endroits.  
J'ai dû faire comme eux.  
J'ai mis quelque chose sur ma tête  
qui me faisait blond  
J'ai peint quelque chose sur mes jambes  
Qui me faisait comme un serpent  
Qui me montait vers la gorge.  
Et j'ai couru en criant Carnaval, Carnaval, Carnaval.  
Il y avait partout des gens  
Et puis il y avait partout des femmes  
Et puis nous avons bu et nous avons mangé.  
Je ne savais plus où j'avais mis mon couteau.  
C'est la première fois.  
Ils disaient Carnaval.

## 82

### Les échecs

En riant  
Longritove a posé devant moi les échecs.  
Il prit les blancs  
Et moi les Noirs.  
Le Capitaine se rapproche.  
Styr tourne la tête.  
Les Carmanios ne sont pas là.  
Deux Inconnus se taisent.  
Longritove joue.  
J'ai perdu.  
J'aime les échecs.  
Mais ne sais pas y jouer.  
Je ne suis pas Maître.  
Je le deviendrai.

## 83

### Les Enfants

Nos deux troupes se rencontrèrent.  
Nous nous arrêtâmes.  
C'étaient des Enfants.  
Plus nombreux que nous.  
Beaucoup.  
Les Chiens se couchèrent  
Et se turent.  
Nous tenions nos armes au bout de la main  
Tournées vers le bas.  
C'étaient des Enfants.  
Mais un Carmanios a dit :  
« Ils tuent comme nous ».  
Les Chiens ont grogné.  
Le Capitaine hésitait.  
Le Carmanios a dit :  
« Comme nous ».  
Nous les avons massacrés.  
Tous.

## 84

Tu bois

Je le savais.  
C'étaient mes compagnons d'armes.  
Ils me prévenaient.  
Certains se liment les dents  
pour en faire des croix.  
D'autres, comme les Carmanios, chantent.  
Styr s'amuse.  
Le Nègre se branle.  
Le Capitaine commande.  
D'autres font je ne sais quoi.  
Comme éventrer des enfants  
Et les mettre en broche.  
D'autres encore, dont je sais la volupté,  
Empalent les vieilles femmes.  
D'autres encore, plus jeunes  
Enculent les plus jeunes  
Avec un membre énorme  
que nous regardons tous  
Et qui excite les Chiens.  
Les Chiens, ce sont les Chiens  
Moi, je me suis mis à boire.  
Cela n'a pas d'importance.

Ils le savent et ils me l'ont dit.  
J'ai des compagnons.  
Je ne t'ai plus.  
Ce n'est pas pour cela que je bois.

C'est seulement l'eau qui me désaltère.  
Maintenant que je ne t'ai plus.  
Les Chiens eux m'aiment bien.  
Ils boivent de la même eau.  
Le Capitaine ne m'aime pas.  
Il ne boit pas.  
Demain il comprendra peut-être.  
Et je ne boirai plus.

## 85

Triste

Hier, je me suis écarté de la bande

Je voulais être seul

Je ne pensais pas à toi

Je ne pensais pas

Je ne regardais pas

Je n'attendais pas mes compagnons

Je n'avais pas froid

Je tirais le couteau de ma ceinture

Je le posais sur le sol

Je le regardais couché

Je me suis couché à côté de lui

Le ciel m'est venu dessus

Je n'avais pas froid

Je sentais la terre sous mon dos

Je sentais mes jambes roides

J'étais seul. J'étais bien.

J'étais triste.

Il m'a fallu ouvrir les yeux, puis les fermer

Pour me retrouver

Je n'avais pas peur

Je savais ce qu'il se passait

Maintenant j'étais là

Maintenant j'étais seul

Maintenant j'étais triste

Je me suis levé

J'ai repris mon couteau

Je l'ai remis

Je me suis tourné

J'ai marché vers mes compagnons

Pas un ne me regardait

Ils avaient peur de moi

Ils savaient

J'étais triste.

Le printemps arrive

Les arbres, noirs sans feuilles,  
Dormaient.  
La neige blanchissait par le soleil.  
Alors je me suis dénudé.  
Les Chiens m'ont fait place.  
Au milieu de là, j'ai mis mon corps au sol.  
Le chaud vint du ciel.  
Les Chiens riaient.  
Moi de même.  
Il faisait bon.  
L'hiver passera bientôt.  
Le printemps s'entend.  
Tu reviendras.  
Tu me reviendras.  
Je te retrouverai.  
Au printemps.  
Si je ne meurs pas.  
Vis.  
Si ce n'est pas moi, vis l'autre. Je le veux.

La maison

Alors puisque nous étions entrés dans ce village  
Puisque enfin nous avons trouvé des habitations  
Puisque depuis tant de jours  
nous n'avions vu personne  
Puisque nous n'avions pas de maison  
Puisque jamais peut-être je ne reverrai ma maison  
J'ai fracassé la porte.  
C'était une petite cabane  
Il y avait quatre murs et peut-être un toit.  
Je n'ai pas bien vu.  
Je suis entré et j'ai frappé  
Le plus fort, le plus vite et le plus longtemps  
possible.  
Il n'y avait rien. J'ai tout cassé.  
Je suis sorti.  
Dehors les Chiens me regardaient.  
Styr baissait la tête.  
Le Nègre n'était pas là.  
Les Inconnus sont venus vers moi.  
Aucun Carmanios ne parlait.  
Le Capitaine me regardait droit dans les yeux.  
Styr s'est approché,

il a mis une main sur une épaule  
Et, pour la première fois  
Il m'a parlé très bas. Il m'a dit :  
« C'est la haine. Calme-toi ».

*Quatrième époque :*

**LA PAIX.**

Soldat du chien  
par  
Christian Riochet

## La fête

Ils ont pris une grande planche.  
 Ils l'ont posée sur un tronc d'arbre coupé.  
 Il y avait encore les racines.  
 C'était un arbre mort.  
 Dessus, ils ont mis du pain  
 Et des bêtes cuites.  
 Certains avaient apporté des pâtes  
 qu'ils disaient fromages.  
 Puis tout le monde s'est mis autour.  
 Nous avons mangé. Il y avait aussi du vin  
 dans deux grands tonneaux.  
 Nous les avons percés et vus et nous avons mangé.  
 Quelqu'un a chanté. Je ne sais pas qui.  
 Il paraît que c'est un Carmanios.  
 Déjà, une fois, il avait fait cela, lors d'une bataille.  
 Puis, à un moment, j'ai été content. J'avais mangé.  
 Alors, je me suis un peu éloigné, je suis revenu.  
 Derrière moi il y avait les Chiens.  
 Eux aussi ont mangé.  
 Nous leur avons donné des restes.  
 Le Carmanios chantait, ma tête tournait.  
 J'étais content.

## Infâme

Je me suis levé avec l'intention d'être infâme.  
 Je suis entré dans la bataille sans mes bottes.  
 Je voulais sentir la terre  
 J'ai taillé là-dedans  
 Dans un peuple de sang.  
  
 J'étais fier.  
 J'accentuais les blessures.  
 Je cherchais les yeux.  
 J'ai coupé deux mains  
 Ce qui était inutile.  
 C'était bon.  
 Une fois, j'ai éventré  
 Ce qui était inutile.  
 C'était bon.  
 Car quoi, moi, je n'avais pas peur.  
 Mais lorsqu'au bout du champ  
 Je me suis retourné  
 Les bras chargés de meurtres  
 Je me suis arrêté, je me suis retourné  
  
 J'ai crié Asile ! Asile !

C'est cela être infâme.  
C'est bon.

## 90

### Le merle

Un merle nous suit.  
Cela maintenant fait plusieurs semaines.  
Il est jeune. Il est robuste. Il est attentif.  
Et il me parle.  
Il comprend ce que je lui dis.  
Je ne comprends pas ce que je lui dis  
Ni ce qu'il dit.  
Nous avons pourtant de bonnes relations.  
C'est le matin, il réveille.  
C'est le soir, il couche.  
Il vient aussi dans la journée.  
Il ne nous quitte pas.  
Mais il ne mange pas avec nous.  
Il siffle avec moi.  
Je l'aime bien.



# 91

C'est fini

Le Capitaine nous a réunis.  
C'était vers la fin de la journée.  
Déjà, comme hier, nous n'avions rien fait.  
Selon Styr, il n'y avait plus d'ennemis.  
C'était le problème.  
Les hommes parlaient beaucoup.  
Le Capitaine n'aime pas ça.  
Il nous a dit : « Maintenant, c'est fini ».  
Quelques uns se sont regardés.  
Qu'est-ce qui était fini ?  
Moi, je savais bien quoi.  
Maintenant, nous n'avions plus à tuer.  
Aucune solde n'arrivait.  
Il fallait finir les Soldats du Chien.  
Alors j'ai dépassé le Capitaine  
Je me suis accroupi au milieu des Chiens  
Et tout à coup, j'ai grogné.  
Le Premier a levé la tête.  
Il y avait ses yeux jaunes là devant moi  
Et j'ai dit : « Alors, cela a commencé ».  
  
Le Second, les autres, ils ont grogné.

Puis un a aboyé, puis un a hurlé.  
Le Nègre tapait.  
Le Capitaine a eu peur. Il a dit : « Demain ».  
Je me suis relevé. Les Chiens se sont tus.  
Peut-être demain.

Quand le soir couché sur le dos, effondré et calme  
Il vient dans les yeux les lumières d'en haut  
Tout un peuple s'attache à moi et massacre l'intérieur  
Avec de grands élans d'amour que je te porte  
Avec de profondes déchirures dans la poitrine  
Avec des blessures que je ne regrette pas,  
Tant les étoiles passent lentement au ciel  
Et que des savants avec des bonnets pointus  
Des savants à barbe et robe analysent entre eux  
Puis viennent apporter aux hommes et révéler les  
planètes  
Après s'être mis à plusieurs dans les livres  
Pour trouver ce que les Anciens pensaient.  
Oh, mon dieu, je trouve moi de la tristesse en haut  
Des désolations d'ombres, des noirceurs épaisses  
Tellement peu de lumière en haut du ciel  
Que la tête me tourne.  
Les Chiens dorment.  
Le silence est partout  
Et je suis sur le dos, les yeux au ciel  
A penser à toi.

Ceux-là

Ils attaquent montés sur des chevaux.  
Avant nous en avions.  
Nous savons faire.  
On se couche au sol et,  
Lorsqu'ils passent,  
Avec les couteaux, on coupe les jarrets.  
La monture et le cavalier deviennent à nous.  
  
Il paraît qu'ils se battent, parfois, entre eux  
Deux à deux.  
Il paraît qu'aussi ils parlent beaucoup aux femmes.  
Pourquoi ?  
Ils se lavent.  
Avec de l'argent, ils achètent des choses.  
Ils se disent des hommes gentils.  
Ils ont plusieurs chefs, chez eux.  
Ils se déterminent sur ce qu'on leur dit.  
Ils mangent plusieurs fois par jour.  
Nous, nous aimons le vent.  
Ils se disent d'une armée.  
Laquelle ?  
Ils sont souvent beaux. Et forts.

On dit aussi qu'ils font la paix, souvent, entre eux.  
Pourquoi ?  
Je ne sais plus qui je suis.  
Ils changent de bottes.  
Je m'éloigne de tout.  
Eux-mêmes ne m'intéressent plus.

## 94

### Le regard

Elle entra lentement dans la pièce comme à son habitude.  
Elle lui dit : « Pour ce dîner, comment voudrais-tu que je sois habillée ? »  
Lui, écrivait. Il leva la tête, la regarda, la déshabilla du regard, baissa les yeux sur ses papiers, releva la tête : « Oh ! pour ce soir, je voudrais que tu sois très stricte, peut-être en noir, je n'ose penser une voilette et puis je voudrais, s'il te plaît – car j'en ai besoin pour cette affaire qui est si compliquée -, il y aura le Baron, il y aura le Banquier, il y aura l'homme Politique, il y aura le soldat, il y aura... je ne peux pas te dire son nom, je voudrais, si tu le veux bien, que tu sois dans ce noir, et ce strict avec quelque chose de toi qui leur fera perdre la tête. Oh ! je te laisse le choix un mollet ou bien un bout de ton sexe ou un sein, une épaule, je ne sais pas quelque chose. Cherche. Trouve ».  
Ils s'installèrent autour de la table. Il y avait quelques hommes, quelques femmes.  
Oh ! se dit-il, j'avais demandé un bout de sa chair. Et il ne voyait rien dans cette robe sombre qui

maquillait son corps, dans le strict agencement de  
tous ses appareils.

Ils mangèrent, ils parlèrent, ils burent puis arrivée  
l'heure du cigare les uns et les autres se levèrent.

Tout ça allait dans le salon, et lui les yeux hagards  
Cherchait son affaire, discutait avec acharnement. Il  
ne voyait rien d'elle qui pu peut-être l'aider.

Et puis tous se turent brutalement. Effectivement,  
rien n'avait réellement changé et pourtant elle se  
tenait près de la cheminée dont quelques éclats de  
bois enflammés venaient frôler ses pieds, sans danger,  
elle se tenait simplement. Tous avaient bien mangé,  
bien bu, et bien fumé. Et dans ce silence, tous virent  
son regard. Il était nu. Lui eut peur. Voilà. Elle avait  
choisi.

Je me réveillais brutalement. Parce qu'un chien avait  
bougé. C'était donc l'un de mes rêves.

## 95

Non

Je n'ai pas d'enfant.

Tu me dis : « Un est venu ».

Tue-le.

Nous ne pouvons pas en avoir.

Je n'ai pas d'enfant.

Pourquoi l'as-tu eu ?

Il n'est pas de moi.

Tue-le.

Nous ne pouvons pas en avoir.

Je ne suis pas certain de revenir.

Je n'ai pas d'enfant.

Pourquoi l'as-tu eu ?

Il n'est pas de moi.

Je ne suis pas certain de revenir.

Est-il sain ?

Tue-le.

Ô, ma mie, ton ventre.

Je n'ai pas d'enfant.

Je ne reviendrai peut-être pas.

## Ô ma mie

Je suis las, je suis las de te conter  
 Je suis las de regarder  
 Je suis las de tuer  
 Je suis las dans ce monde où ils m'ont amené disant :  
 « Tu auras une solde »  
 Je voulais bien une solde,  
 mais je ne voulais pas le massacre.  
 Il y a si longtemps que je n'ai pas pensé à toi  
 Il y a si longtemps que je n'ai pas pensé au pays  
 A la terre, au blé, à la maison  
 A ma mère, au père.  
 Il y a si longtemps que des cadavres  
 Il y a si longtemps que des Chiens  
 Il y a si longtemps que des cavaliers  
 Il y a si longtemps que des chemins  
 Ô ma mie  
 Il y a si longtemps que je n'ai pas eu tes bras  
 Ô ma mie  
 Il y a si longtemps que je voulais te faire un enfant.  
 Ô ma mie.  
 Il y a si longtemps.

## Le Chiot

A l'origine, les Chiens dominaient le monde.  
 Ils se réunissaient, de loin en loin  
 Pour parler des problèmes.  
 La Vallée était immense.  
 Tous étaient là.  
 Fort civilisés, ils déposaient  
 Alors  
 A l'entrée de la Vallée  
 Leurs trous du cul.  
 Puis discutaient, palabraient,  
 Décidaient.  
 Un jour, un Chiot, lassé,  
 Sortit de la Vallée.  
 Il batifola.  
 Puis, lassé, il revint à l'entrée de la Vallée.  
 Les trous du Cul, rangés, attendaient.  
 Il les renifla et de reniflement en reniflement  
 Dispersa ces choses là.  
 Lassé, il s'arrêta et prit conscience  
 Du désordre qu'il avait commis.  
 En catimini, il retourna dans l'assemblée  
 Et s'y tut.

Les délibérations achevées.  
Les Chiens sortirent, pour se disperser.  
Ô !  
Les trous du Cul s'entremêlaient.  
On courut de droite à gauche.  
En vain.  
Enfin, lassés, les Chiens se résignèrent.  
On choisit le trou du Cul à proximité.  
« Celui-ci est le mien »,  
entendait-on.  
Et le Peuple des Chiens s'en fût.  
Depuis lors, chaque Chien  
Cherche son trou du Cul, à lui.  
On le constate chaque jour.  
Ainsi disparut la Civilisation des Chiens.  
Ainsi les Chiens cherchent-ils  
Toujours  
A retrouver le Peuple des Chiens.

Déposer les armes  
Et puis il fallut déposer les armes. Un matin.  
J'ai remis mon couteau à ma ceinture  
Après l'avoir bien essuyé.  
J'ai vérifié qu'il n'y ait plus de sang à la garde.  
Il faisait un peu froid.  
Je me suis allongé.  
Je sentais la terre sous mon dos.  
Mes membres étaient roides.  
Nous avons bien combattu.  
Il n'y avait pas un bruit ;  
Alors j'ai fermé les yeux  
Et j'ai pensé à toi.  
Je n'ai pas pu le dire.  
Lorsque je me suis levé, les Chiens ont hurlé.  
Le Noir en tête. Tous tournés vers moi.  
Le Capitaine s'est dressé. Il m'a regardé.  
Je n'ai pas parlé.  
Il a compris.  
J'étais un bon soldat. J'ai vu qu'il me regrettait déjà.  
J'ai vu ma mort aussi dans ses yeux.  
Il a fait un pas.  
Les Chiens se sont tus.

Il a sorti son couteau.  
Il commence toujours par le sexe,  
Qu'il enlève aux déserteurs,  
pour le donner aux Chiens.  
Il force à regarder.  
C'est laid.  
Il ne me le fera pas. Je ne suis pas déserteur.  
Je ne veux pas.  
J'exige la Paix.

99

La blague de la Mort  
Celui-là, il blaguait.  
J'étais assis, tranquille, racontait-il.  
Les jambes lâchées, les bras ballants.  
Je me suis tourné, sentant une présence.  
La Mort se tenait près de moi.  
Elle eût un hoquet de surprise.  
Je me suis vite levé et me voici courant  
Par tous les champs et passant deux montagnes.  
Je me suis assis, tranquille, raconta-t-il.  
Les jambes lâchées, les bras ballants.  
Je me suis tourné, sentant une présence.  
La Mort se tenait près de moi.  
Elle souriait.  
Je lui ai dit : « Tout à l'heure, puisque tu fus surprise  
Je t'ai fuit ».  
Elle souriait et dit : « Oui  
Je t'attendais ici  
Et non là-bas.  
Tu m'as surprise ».  
Je lui ai dit : « N'aies pas peur de moi. Viens ».  
Celui-là blaguait.  
Son histoire, on se l'est beaucoup racontée,  
Pour blaguer.

# 100

Le ciel est vide

Je n'ai plus de goéland  
Je ne suis plus tombé depuis des jours, maintenant.

Le ciel reste bleu

Et je regarde, sans avoir peur.  
L'Oiseau passe pourtant, des fois.

Les hommes ne disent rien.

Le Vieux les appelle pour rire.

Il leur crie « Aroyé ! Aroyé !

Je ne sais ce que cela veut dire.

J'ai pris un merle.

Je l'ai mangé.

Il avait un corps un peu gras.

Peut-être les baies.

Mais ces gens de Meaux ?

On ne sait.

Comment va le Pays ?

C'est que les alpages doivent être hauts

Le Père ?

Et toi ?

Tes seins sont gros, dans mon souvenir.

Et tu as la croupe d'un cheval

Pourquoi suis-je gai ?

Peut-être parce que nous ne tuons plus.  
...Mais le Capitaine va organiser les duels.  
Je ne les ferai pas.



J'ai rencontré la mort

Elle avait une apparence

Tout à fait quelconque.

Elle n'avait aucun habit

Dont je me souviens en tout cas.

Je me suis moi-même déshabillé,

J'ai enlevé tous mes vêtements.

Je suis entré dans la forêt.

J'étais bien, il faisait frais,

Et je n'avais pas froid.

J'étais seul, j'étais bien.

Quelques animaux sont venus me voir.

J'ai rencontré la mort

Elle était quelconque,

Elle n'était pas habillée.

Je me suis lavé le corps.

J'ai pris de l'eau dans mon visage

Avec mes mains.

J'étais seul, j'étais bien,

Il faisait frais, je n'avais pas froid.

Toutes mes affaires étaient sur le bord

Je suis sorti.

Il y avait encore de la vase sur mes chevilles.

J'ai pris mes armes

Je suis retourné dans l'eau

Je les ai lavées avec moi

J'étais tendre avec elles.

Je suis sorti à nouveau.

Je me suis allongé dans l'herbe.

J'ai rencontré la mort,

Elle était quelconque

Elle n'avait pas d'habit.

J'étais bien,

Il faisait frais, je n'avais pas froid.

Personne ne me parlait.

C'est alors que le soleil m'est venu dessus

Et que je pensais à toi.

Maintenant je voulais rentrer.

C'était fini la guerre.

C'était fini les Soldats du Chien.

Il fallait rentrer.

Comment va le pays ?

Comment va le père ?

Et la mère, dis ?

J'espère que vous n'avez pas eu froid cet hiver.

J'espère que tu ne m'as pas oublié.

Quant à moi, je voudrais rentrer.

J'ai rencontré la mort,

Elle était quelconque

Elle n'était pas habillée.

Je me suis relevé à nouveau,  
Je me suis habillé  
J'ai remis mes armes  
J'ai quitté ce coin.  
Peut-être demain....  
Le Capitaine ne voudra pas.  
Je serais obligé de le tuer.  
J'ai rencontrer la mort  
Elle était quelconque  
Elle n'était pas habillée.  
Je ne l'ai pas oubliée  
Je ne t'ai pas oubliée  
Je ne suis pas mort  
Je suis encore Soldat  
Mais ce sera bientôt fini.  
Et je reviendrai.  
Très tôt, le matin.

## 102

Ce matin, j'ai ouvert les yeux.  
Je ne tuerai plus.  
Je le sais.  
Je ne veux plus. Le sang me ronge.  
Parfois, la nuit, sans un rêve, je vois tous mes morts.  
Certains sont d'une grande laideur.  
Je les ai mutilés.  
Il ne faut plus abattre l'homme. Ils sont trop.  
Combien, à nous, en avons-nous fait partir ?  
Je ne compte pas, parce que je ne sais pas les chiffres.  
L'Arabe qui aime tant égorger et boire, a trouvé.  
Il dit cinq milliers.  
Nous sommes les Soldats de cinq mil morts.  
Je ne tuerai plus.  
Je vais le dire au Capitaine.  
Et il me tuera.

## 103

### Les Animaux

Si l'on est bien tranquille  
Ce qui arrive parfois malgré les bruits  
Et puis lorsque nous ne nous battons pas,  
Les Animaux viennent.  
En tout cas, ils me viennent.  
Il y a d'abord les oiseaux.  
Ce sont eux.  
Ils viennent parler. Ils parlent entre eux.  
Ils se bataillent, ils se racontent,  
ils se disent là où il faut aller  
Là où il ne faut pas aller.  
Ils disent là où il faut manger  
Ils disent ce qu'ils ont entendu  
Ils disent ce qu'ils ont vu.  
Il y a les oiseaux d'abord, ce sont eux.  
Je ne parle pas des Chiens  
Eux ils sont comme moi  
Ils attendent.  
Ils regardent et ils écoutent.  
Il y a les insectes  
Ce sont les Inconnus qui m'ont dit le nom.  
Ils nomment insecte ce qui est fourmi, scarabée,

Mouche, moustique  
Des choses comme cela.  
Ils travaillent beaucoup.  
Je ne les aime pas.  
Ils travaillent trop.  
Des fois je pense qu'ils ont tort  
Et puis il y a les gros, les sangliers  
Parfois des bisons  
Les Inconnus m'ont dit : « Non, ce sont des  
mouflons ».  
Ils ont des cornes. Elles sont grosses.  
J'ai envie de les toucher  
Ce sont comme des hommes.  
Et puis, si l'on reste bien étendu  
Et que l'on ne fait pas de bruit  
Si on ouvre la main et qu'il n'y a pas d'arme dedans  
Parfois il y a des papillons.  
Les Inconnus m'ont dit : « Ils viennent le matin  
ils meurent le soir c'est comme les libellules ».  
Ils disent des mots les Inconnus  
Je ne sais pas tous ces mots  
Eux les savent  
Moi je regarde, et je reste là.  
Je sais un mot qui dit tout cela  
Tout cela qui vient près de moi  
Ce mot c'est : Les Animaux.  
Et puis

Un ou deux serpents  
 Ils sont doux, ils sont froids  
 Ils sont lents, ils ont des yeux  
 Ils ont une bouche avec des dents dedans.  
 Il y a une langue comme une fourche  
 Que j'ai déjà utilisée pour tuer.  
 Et ils me regardent et ils ne disent rien  
 Ils m'aiment bien, eux, les serpents  
 Je les aime aussi.  
 Un jour j'avais vu une tortue  
 Elle était lente  
 Elle m'est restée longtemps fidèle  
 Elle était près de moi  
 Elle sortait sa tête parfois.  
 Les oiseaux le soir viennent dans les arbres.  
 C'est là qu'ils dorment.  
 Les Carmanios m'ont dit :  
 «Tu n'as jamais vu d'éléphants, de lions et de girafes».  
 Ils me disent des noms  
 Moi je ne sais pas.  
 Un écureuil. Un lapin.  
 Ce soir mon dos dans la terre  
 Et mon visage dans le ciel  
 J'ai vu passer des nuages  
 J'aime bien les Animaux  
 Ils sont la paix  
 Je pense à nos vaches

A notre cheval  
 Au champ qu'il faut labourer.  
 Je ne veux plus tuer pour la paix.

Le Capitaine

J'ai fait trois pas et les Chiens se sont écartés.  
Le Capitaine a marché.  
Les Chiens ont grogné.  
Le Capitaine s'est arrêté.  
Son visage est parti dans la Mort.  
Les Chiens aboyaient.  
Contre lui.  
Ils me protègent.  
Le Capitaine était blanc.  
Je lui ai dit : « Je veux la Paix.  
Les Chiens aussi. Que faisons-nous ? ».  
Tous les hommes se sont dressés.  
L'Africain riait. Le Vieux Styr a craché.  
L'Africain s'est écarté.  
J'ai pris la tête du Noir sous ma main.  
Le Capitaine a suffoqué.  
Le Noir mord, quand on le touche.  
Pas moi.  
La Meute veut la Paix. Je suis un homme.  
Je ne suis plus Soldat. Je ne veux plus tuer.  
Je veux retourner au pays.  
Le Capitaine n'a pas voulu.

J'ai parlé.  
Tous écoutaient.  
Lui ne l'a pas fait.  
Il voulait me tuer.  
Moi, je ne veux pas mourir.  
J'ai redit que faisons-nous.  
Les hommes se sont mis à crier.  
Le Capitaine se taisait.  
J'ai dit : « Alors, il faut tuer ? »  
Le Capitaine a ricané.  
Moi, je veux la Paix.  
Mais je vais le tuer.  
Alors j'ai levé la main de dessus la tête du Noir.  
  
Le Noir a regardé le Capitaine et s'est avancé.  
Le Capitaine est devenu une statue,  
comme à l'église du bourg.  
Il ne croyait pas cela possible.  
Moi, si.  
La preuve.  
Le Noir l'a massacré.  
La Meute n'a pas bougé.  
Les hommes non plus.  
Sauf Le Grêlé qui a joui.  
Nous n'avons plus de Chef.

## 105

Les chevaux ont disparu.  
Les fleuves durs continuent.  
Une vieille femme sourit et caresse ma main.  
Ils ont donc des enfants ?  
Une vieille femme me parle comme pour les idiots.  
La forêt a un nom et c'est « Patéculas »  
Vient me prendre.  
Je te le dis à toi :  
Il ne faut plus abattre les hommes.  
J'exige la Paix.  
Le Vieux Styr a craché.  
« Je veux retourner au pays ».  
Lui ai-je dit.  
Le Noir a mangé le Capitaine.  
« Que faisons-nous ? »  
Lui ai-je dit.  
Nous n'avons jamais eu de chef.  
Comment vas-tu ?  
Le Père ?  
Embrasse ta Mère.

### *Épilogue*

Soldat du Chien  
par  
Christian Riochet

Il a été tué dans un village, par des mendiants  
qui étaient deux ou trois cents, dit-on.

FIN.

